

# Le Samedi

VOL. III.—NO 5

MONTREAL, 11 JUILLET 1891

PAR ANNEE \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS.

SOUVENIR DE LA TERRE PROMISE



UNE BONNE GRAPPE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &amp; NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 11 JUILLET 1891.

## CHASSE-SPLEEN

La calomnie est comme le charbon, si elle ne tache pas, elle brûle.

Le caractère est à l'intelligence ce qu'est la locomotive à un train de chars.

Le vin de champagne est courageux. Plus vous le frappez, plus il vous grimpe à la tête.

Une salle d'enchères publiques, c'est une place où l'on paie le gros prix ce dont on n'a pas besoin.

Bien des personnes avant de se donner au Seigneur, ont le soin de vider leurs poches de tout leur argent.

"Mon fils, disait un vieillard, ne gaspille jamais ton temps, d'une seule minute; gaspille celui des autres."

Il est question de classer, en droit criminel, l'enlèvement de saucisse comme vol de chien au second degré.

On a arrêté un individu dans le Maine qui avait des femmes dans tous les États; même dans l'état d'indignation.

"Dépêchez-vous, disait le condamné au bourreau sur la bascule de l'échafaud, je n'aime pas à être tenu en suspension."

L'homme est assez disposé à mentir pour lui-même; mais il est absolument indigné de l'idée de mentir pour les autres.

L'idée que se fait un homme de la bonté qu'il doit avoir pour sa femme c'est de lui donner l'occasion d'être bonne pour lui.

L'homme pauvre reçoit des gens riches le conseil de vivre selon son revenu; mais la vraie difficulté, c'est de vivre sans revenu.

Il est heureux que les corporations n'aient pas d'âme. Sans cela, la compagnie des chars urbains aurait chaud dans l'autre monde.

La nature est parfois extravagante. Elle donne deux queues à l'éléphant avec une peau que les moustiques ne peuvent pas affecter.

Bien des hommes qui ont en main la clé de la situation, n'ont pu en tirer aucun profit parce qu'ils ne pouvaient pas trouver le trou de la serrure.

"Le meilleur moyen de dormir, nous dit un principe d'hygiène, c'est de ne penser à rien."

Les journalistes ont la grande ressource de songer à leur compte de banque.

## UN AVERTISSEMENT CHARITABLE



— Je viens vous dire de faire cesser votre garçon. C'est effrayant comme il cherche à m'en faire accroire.

## SUCCÈS DANS LE MONDE

— "Mon fils," disait un vénérable vieillard à son héritier qui faisait son entrée dans le monde, "si tu veux réussir et rester honnête, choisis toi une carrière et ne l'abandonne plus jamais."

L'enfant partit, tomba sur un ami qui jouait aux échecs, devint maître dans le genre et ne pensa jamais à autre chose.

## UN SERVICE EN ATTIRE UN AUTRE

Client.— Dites donc, docteur, votre compte est trop élevé. Ne pourriez-vous pas le réduire d'une dizaine de piastres?

Docteur.— Non, pourquoi le devrais-je?

Client.— N'est-ce pas moi qui ai introduit la petite verte à Montréal cette année; et ça vaut quelque chose, je suppose?

## PRÉSENT PRÉCIEUX

Aurélie.— Si tu savais, ma chère, le beau présent que papa m'a emporté de son voyage! Un magnifique canif avec "Niagara" écrit dessus en perles.

Mathilde.— Ce n'est rien ça! Quand maman est revenue de son grand voyage, elle m'a rapporté une belle cuillère d'argent, et il y avait gravé dessus: "Hôtel de San Francisco."

## IL AURAIT CE QU'IL MÉRITE

Madame Pascommode.— Crois-tu que ce n'est pas insultant? Georges, notre voisin, est venu me demander en mariage pour le cas où tu ne deviendrais pas mieux.

Pascommode (mourant).— Quoi! ce coco-là? Eh! bien, il mériterait que je meure demain matin pour le punir.

## LES FEMMES ONT TOUJOURS RAISON

L'oncle.— Tu as beau dire et beau faire, Juliette, tu ne me feras jamais croire que les maisons anciennes durent plus que les modernes.

Juliette.— Je vous soutiens que oui, mon oncle, et à preuve de ce que je dis, je vous défie de me montrer une seule maison moderne qui ait duré aussi longtemps qu'une ancienne.

## DESSIN A DEUX ASPECTS



Le cricket: oiseau de grand envergure

## MOTS D'ENFANTS

La mère.— Voyons, Robert, qu'est-ce que ça veut dire? Willie pleure, il dit que tu le pincas et que tu lui fais mal.

Robert.— Je crois que j'ai bien raison aussi.

La mère.— Comment cela?

Robert.— Tu sais, il dit qu'il t'aime bien plus fort que moi, pendant que moi je t'ai aimée deux ans avant qu'il ait commencé.

Horace.— Maman, veux-tu que je bêche ton jardin?

La mère.— Quel bon petit garçon que j'ai! Tiens, voilà cinq centins, je suis certaine qu'il n'y en a pas un autre comme toi dans le voisinage.

Quelques instants plus tard, il va rejoindre ses petits camarades et leur dit: "Sans cela, je n'aurais jamais pu piocher des vers dans le jardin, sans que maman s'aperçut que j'allais à la pêche."

Juliette.— Maman, tu as dit qu'un tigre était mort parce qu'il avait avalé de la sciure de bois.

La mère.— Oui, il l'a avalée en mangeant de la viande qui s'était mêlée à la sciure de bois jetée dans le fond de sa cage.

Juliette.— Crois-tu qu'il y ait du danger que ma poupée meure, si elle avale le brin de scie qu'elle a dans le ventre?

La jeune Adèle écrit une lettre de félicitations à son oncle.

— Pourquoi écris-tu en caractères si gros?

— C'est que mon oncle est sourd!

En promenade à l'île Ste-Hélène avec sa bonne, le jeune Tomy a l'idée de se faire peser et prend place sur la balance, tout en offrant un centin à l'industriel.

— Mon petit ami, objecte celui-ci, c'est deux centins.

Et Tomy, de répliquer, après quelques instants de réflexion:

— Pesez-moi tout de même pour un centin, vous me direz seulement la moitié de mon poids!

— Ne présentez pas votre doigt à mon perroquet, cher mignon, — il n'est pas méchant, mais il mord souvent les personnes qu'il ne connaît pas.

— Eh bien, monsieur, ayez l'obligeance de lui dire que je m'appelle Jean.

## UNE CONSCIENCE DÉLICATE

1er tramp.— Figure-toi que ce matin j'ai trouvé un portefeuille.

2e tramp.— Et tu l'as rendu?...

1er tramp.— Oh! non... Le monsieur ne m'aurait peut-être pas donné de récompense, et je ne veux pas faire d'ingrats!...

## LES BONS SOINS SONT RÉCOMPENSÉS

Une fermière et sa propriétaire ont un troupeau de quarante dindons, de compte à demi.

La propriétaire va faire un tour à la ferme:

Propriétaire.— Eh bien! comment vont nos dindons?

Fermière.— Oh! les miens vont très bien; mais les vingt de madame sont morts!

## UN MOT DE TROP

Professeur (invité).— J'ai peur, madame Pinsebec, que je ne sois arrivé un peu trop tard.

Madame Pinsebec (décidée à être polie).— Oh non, Professeur, vous ne pouvez jamais arriver trop tard.

## IL OUBLIAIT SON PÈRE

Deux frères se disputent un peu trop fortement. Quand l'un d'eux s'écrie:

Edouard.— Alfred, tu es le plus gros imbécile qu'il y ait sur la terre.

Le père (entrant).— Allons, allons! Vous oubliez que je suis ici.

L'ART D'ASSURER SON AVENIR

Rose.—Êtes-vous bien sérieux, monsieur Jules ?

Jules.—Sérieux ? Tout mon bonheur dépend de votre réponse. Si vous me confiez votre personne, toute ma vie, je n'aurai qu'un seul but, vous rendre heureuse. Je vous protégerai contre les coups de l'adversité, j'aplanirai votre chemin de par le monde, je placerai mon bras droit entre vous et ceux qui voudront troubler votre paix et votre bonheur, et...

Rose.—Si j'accède à votre demande, peut être un jour le regretterez-vous ! Je ne connais rien des choses élémentaires pour tenir une maison, et je suis sans...

Jules.—Vous n'aurez rien de tout cela à faire ! Comme ma femme, vous serez la reine de notre foyer. Vous consentez n'est-ce pas, ma bien...

Rose.—Attendez un instant. Je crains que vous me trouviez un peu écervelée et extravagante.

Jules.—Extravagante ? Ce sera mon plus grand bonheur que de vous procurer tout ce que vous désirerez. Vous ne demanderez rien, quo d'avance je n'aurai accordé.

Rose.—Et vous promettez de passer toutes vos soirées à la maison ?

Jules.—Mon adorée ! Croyez vous que je désirerai les passer ailleurs ?

Rose.—Vous ne me briserez jamais le cœur en fréquentant un misérable club, où en devenant ivrogne ?

Jules.—Voyons Rose ! je promets de ne faire ni l'un ni l'autre.

Rose.—Laissez-moi voir si c'est tout. Oh ! Et contrez-vous à laisser omettre en ce qui me concerne le mot "obéissance," le jour du mariage ?

Jules.—Certainement. Moi seul devrai obéir.

Rose.—Alors, Jules, je vous appartiens.

En même temps, elle cachait son phonographe dans une armoire, et allumait le gaz.

CHIQUE CRÉATURE A ÉTÉ CRÉÉE POUR UN BUT

Le mari.—Je n'ai pas vu ton petit chien depuis quelques jours, qu'est-il devenu ?

La femme.—Je l'ai donné.

Le mari.—Tu n'aurais pas du faire cela, tu sais bien que je n'avais pas d'objection à ce qu'il restât dans la maison ?

La femme.—Je sais bien cela, mais j'ai cru que ce n'était pas bien pour moi de m'attacher ainsi à un pauvre petit chien, quand j'ai un bon mari digne de toute mon affection.

Le mari se laisse tomber sur une chaise.

ON EST ANE OU ON NE L'EST PAS



Client.—Votre thé a une singulière odeur. Ne trouvez-vous pas qu'il a le goût de foin ?

Commis en épicerie : (faisant de l'esprit).—Je ne saurais trop dire dire, madame ; je n'en ai jamais mangé.

Client.—Ha ! Je ne savais pas !

FIGURES A DEUX ASPECTS



(Places d'eau.)

Jeune beauté en calligraphie.

Le mari.—Combien veux-tu Marie, aujourd'hui ? Sûrement, ça ne doit pas être un menteau en seal, l'hiver est passé.

La femme.—Non, chéri, mais je voudrais avoir une robe de soie. Et puis, tu sais, la fourniture, la façon...

Le mari.—Tiens ! voilà. Maintenant quelle preuve d'affection me donneras-tu, quand tu désireras une autre toilette ? Tu n'as plus ton petit chier !

La femme.—Oh ! je puis le ravoir ; je l'ai donné à ma sœur.

IL N'Y A PAS A S'Y TROMPER

Libraire.—Si vous êtes sorti demain quand M. Paiepas viendra ordonner un habit, qu'est-ce que je lui dirai ?

Tailleur.—Comment savez-vous qu'il viendra ?

Libraire.—Il a envoyé hier quinze piastres en acompte sur ce qu'il doit depuis deux ans.

RIEN DE PLUS FACILE

Lui.—Quelle heure est-il ? ma montre est arrêtée.

Elle.—Je vais te le dire à l'instant. Dans la salle à diner, l'horloge à juste quarante minutes en avant, et celle du boudoir était bien lorsque cinq heures ont sonné ; mais elle a gagné cinq minutes par demie heure. Celle de la cuisine était bien, mais elle s'est arrêtée quand l'horloge du salon sonnait neuf heures. Calcule cela, et tu vas avoir l'heure juste.

IL NE SAIT PAS ENCORE

Vieux gentilhomme (à un domestique nouveau).—Là ! Je ne veux plus de cela dans ma maison ? Me prenez-vous pour un fou ?

Domestique.—Je ne sais pas ; monsieur, je ne suis ici que d'hier.

UN HOMME CONTENT

Un voyageur monte dans sa chambre, prie le garçon de le réveiller pour qu'il puisse prendre le premier train.

Le lendemain matin, le voyageur est réveillé par des coups frappés à sa porte.

—Qu'est-ce ? s'écrie-t-il.

—C'est y vous, Monsieur, qui devez prendre l'express de 5 heures 25 ?

—Eh bien...

—Vous pouvez dormir tranquille ; le train est parti.

SOUVENIR

Mai fleuraissait. Tous deux, par les sentiers couverts, Nous allions pas à pas, cherchant les fraîches mousses ; L'oiseau chantait pour nous ses chansons les plus douces, Et le bois nous gardait ses recoins les plus verts...

Mais, hélas ! nul bonheur n'existe sans revers ! L'Automne vint bientôt, flétrir ces jeunes pousses, Recouvrant le sol gris de leurs dépouilles rousses, Versant son désespoir sanglant sur l'Univers...

Décembre m'a surpris à poursuivre mon rêve Sous des arbres depuis longtemps privés de sève, Parmi des fleurs sechant, devant ton cœur fermé,

Et les Printemps futurs rendront la vie aux roses, Sans pouvoir de ce cœur rouvrir les portes closes Ni rendre à mon amour ce que j'ai tant aimé.

HIPPOLYTE LESCOU.

UN BON GARDIEN

Un officier donne une soirée. Quand tout est fini et que les invités sont partis, son valet, fraîchement arrivé de la campagne, lui remet les pourboire qu'il a reçus en disant :

—Capitaine, c'est tout ce que j'ai pu collecter à la porte malgré tous mes efforts.

L'UNION FAIT LA FORCE

Pauvre homme.—Voulez-vous me faire la charité, monsieur, s'il vous plaît.

L'homme riche.—Tenez, voilà !... Vous devriez au moins ôter votre chapeau lorsque vous quêtes.

Pauvre homme.—Je sais bien monsieur, mais la police là-bas, m'arrêterait, pendant que comme cela, nous pouvons passer pour deux amis.

LES MÉDECINS DEVRAIENT BIEN CONNAÎTRE LEUR MÉTIER

Docteur.—Voilà le régime à suivre ; mangez peu, pas de truffes, pas de café, pas de liqueur, pas de cigares ; et surtout pas... de prétentions ; couchez-vous tôt, levez-vous de bonne heure, et vous vous porterez bien.

Patient.—Tiens, cette bêtise ! Mais, ce que je vous demande, c'est le moyen de pouvoir faire impunément tout le contraire de ce que vous dites !

IL FAUT SAVOIR ÊTRE AIMABLE

Maître de la maison.—Croyez-vous, maintenant, que je suis aussi bête que j'en ai l'air ?

Invité.—Oh ! non, car alors ce serait un comble !

TROP TARD

Une veuve pleurait en regardant descendre la tombe de son mari dans la fosse, quand soudain une voix discrète lui fait une proposition de mariage. Elle rougit d'indignation, regarde l'effronté et lui répond :

—Monsieur je suis fort peiné, mais j'en ai justement accepté une en me rendant à l'Église.

PARTIE INÉGALE



Premier tramp.—Si tu le répètes, je vais te la gâter, ta beauté rare.

Second Tramp.—Alors, ça n'est pas fort à fort ; je n'ai rien à te gâter, moi.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Tout Paris connaît le zouave Jacob, ne fût-ce que de nom.

Ce zouave Jacob est un homme bizarre, très curieusement doué.

Il guérit toute les maladies sans exception, rien qu'en regardant les malades.

Voilà, du moins, ce que croient des milliers d'imbéciles et de dupes qui vont sans cesse le consulter.

Autre chose :

Ce zouave Jacob a un chien, et ce chien mord parfois aux jambes la clientèle de son maître.

Raison pour laquelle on l'a récemment assigné, lui, le zouave, en lui demandant des dommages-intérêts.

Après l'interrogatoire, le président dit au comparant :

— Vous avez déjà été poursuivi pour exercice illégal de la médecine.

— Mais, répond le zouave, je ne fais pas de médecine. Je me contente de regarder dans les yeux les malades et de leur dire : "Allez-vous-en ; vous êtes guéris."

— En ce cas-là, reprend le magistrat, vous ferez bien de regarder votre chien dans les yeux, en lui disant : "Voyons, ne mords plus les badauds de Paris."

Au baccalauréat ès sciences :

*L'examinateur.*—Monsieur, pouvez-vous nous dire ce que c'est que l'électricité ?

*L'élève (après une longue hésitation).*—Je le savais, monsieur. Je l'ai oublié.

*L'examinateur (gravement).*—C'est vraiment fâcheux. Nous ignorons tous ce que c'est que l'électricité. Vous le saviez, vous, et voilà que vous l'avez oublié.

Il y a eu, jadis, sur le pavé de Paris, dans le pays de misère, un pauvre bohème du nom de Charles Coligny.

Un jeune homme qui faisait des vers et des fumisteries, ce qui, du reste, va assez bien ensemble, n'est-ce pas ?

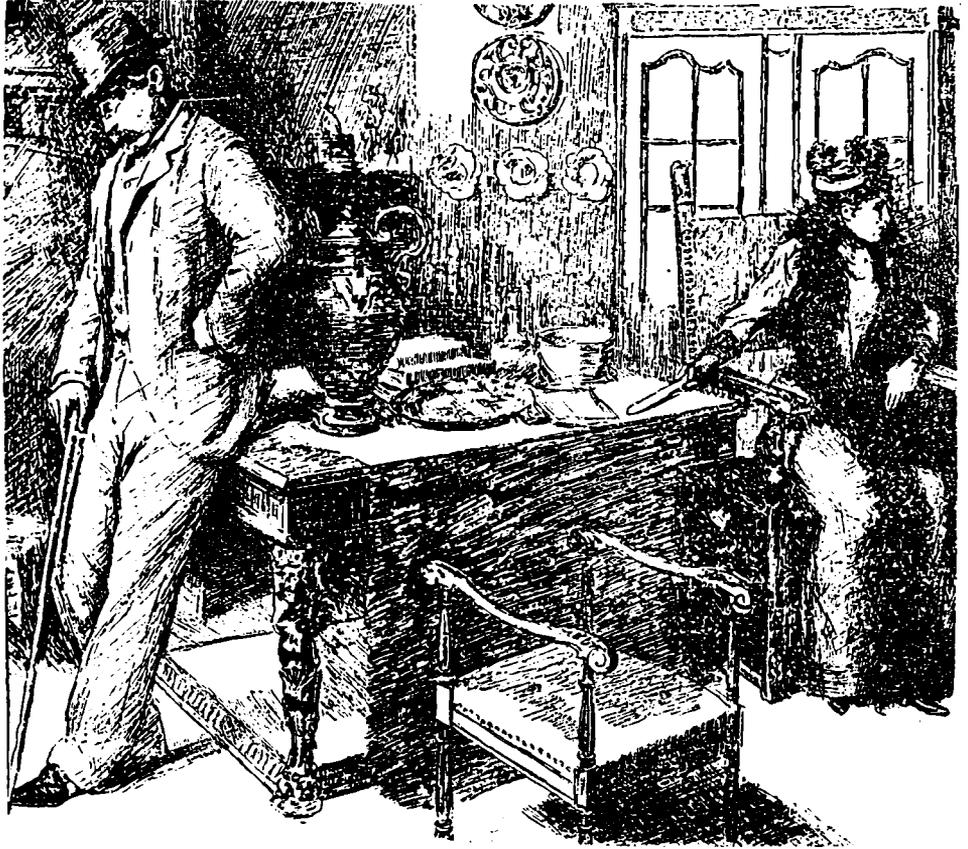
Ce dépemillé avait eu, un jour, une idée, burlesque sans doute au point de vue social, mais qui ne manquait pas d'originalité.

Il demandait aux autorités constituées que tout autographe d'homme célèbre pût être mis dans un porte-monnaie comme une pièce d'or ou d'argent.

On aurait eu le droit de s'en servir comme d'un billet de la banque de France.

Il avait même commencé à tracer une échelle de ces nouvelles valeurs.

Un autographe de Victor Hugo, vingt francs comme un louis.



*Marjolain.*—S'il y a quelque chose que je déteste c'est un imbécile.

*Auguste.*—Je ne m'en serais jamais douté.

*Marjolain.*—Oui, parceque j'ai été patiente avec vous.

Un autographe d'Eugène Delacroix, quinze francs.

Un autographe d'Alexandre Dumas fils, dix francs.

Un autographe de Victorien Sardou, huit francs cinquante centimes.

—Et de vous, lui disait-on, combien ça vaudrait-il ?

—De mon vivant, vingt-cinq sous ; après ma mort, deux francs.

Deux francs, c'était de la modestie, et cependant c'est évidemment plus encore que ne sont estimés les autographes du pauvre bohème, quand on en vend, par hasard, rue Drouot, à l'hôtel des commissaires priseurs.

Lui, chez un marchand de bric-à-brac de la rue de l'Odéon, au-dessous d'une vieille pendule :

PENDULE SOCIALISTE

*Ne marchant que huit heures par jour*

A la Bourse :

—Oui, mon cher, mon Conseil d'administration n'est pas encore complété. Prenez cent mille francs d'actions, et...

—Eh bien ?

—Je vous mettrai dedans !

Entre domestiques.

—Alors, vous pensez que je peux entrer dans cette place ?

—Parfaitement... je les connais... à part qu'ils ont quatre enfants, ce sont de braves gens !

On parle d'un mauvais journal qui vient de réduire son format.

—C'est un progrès, fait A...

—Comment, un progrès ?...

—Mais il lui en reste un à accomplir.

—Lequel ?

—Cesser de paraître.

L'autre jour, autour d'une table de baccara.

Un ponte :

—Je retire un louis.

Le croupier, sévère :

—Pardou, Monsieur, vous n'avez rien mis.

L'autre, sans s'émouvoir :

—Ah ! alors je retire... ce que j'ai dit !...

A propos du Grand-Prix :

Entre maraîchers :

—Clamart devait arriver...

—???

—C'est un cheval de petit poids...

Chez un marchand de curiosités :

Une Parisienne faisant ses emplettes de jour de l'an :

—Oh ! la charmante jardinière ! Elle est ancienne, n'est-ce pas ?

—Non, Madame, elle est moderne.

—Quel dimanche !... Elle était si jolie !

QUI DISAIT VRAI ?

*Madame Brown.*—Mon bébé est le plus joli de toute la ville.

*Madame Black.*—Tiens ! comme la coïncidence est drôle, le mien aussi.

## SAGESSE PRÉCOCE



*Catherine.*—Pourquoi ne viens-tu pas ? Es-tu brouillée avec Lucien ?

*Ida.*—Au contraire. Mais si j'y vais, Lucien va me demander en mariage. Je suis sûre de dire oui, et... il n'a pas les moyens de me faire vivre.

## AMÉNITÉS FÉMININES



Maud. — Crois-tu qu'il se suicide, si je le refuse ?  
 Adèle. — Oh ! Dieu, non ! S'est-il tué quand je l'ai remercié ?  
 Maud. — Oui ; mais ce n'est pas la même chose.

## TYPES MILITAIRES

## L'ADJUDANT BERNARD

Long et sec, comme un hareng saur, la peau basanée, le regard droit jaillissant de deux yeux gris, clair, la mouche fine et pincée sous une moustache pareille à celle d'un chat en colère : tel était l'adjudant Bernard. Douze campagnes, deux blessures, une citation à l'ordre du jour de l'armée ; médaille de Crimée, médaille d'Italie, et, au-dessus, comme une balafre sanglante, le ruban rouge de la Légion d'Honneur suspendant l'étoile d'argent. Se redressait-il ! notre adjudant, lorsque les factionnaires, sur son passage, se rangeaient au port d'armes, et comme le salut qu'il leur rendait était digne et solennel. Curieux type ; dur aux autres mais aussi à lui-même, il ne connaissait que le règlement et la consigne ; d'où le dicton en cours dans le régiment : "Raide comme Bernard." Plus instruit, la lieutenance, la capitainerie, etc., etc., lui auraient ouvert leurs bras ; mais, hélas ! son instruction était restée à l'état rudimentaire, il restait adjudant.

Notre brave colonel, très vexé au fond de ce manque d'aptitude et voulant néanmoins reconnaître et récompenser de si beaux états de service, l'avait mis hors cadres, dans l'état-major où il remplissait les fonctions de waguemestre, et débarrassé ainsi de ces lourdes corvées des semaines à faire comme "chien du quartier."

C'est qu'il avait l'œil, notre colonel, et savait bien des choses. Il savait notamment que l'adjudant Bernard, sur sa solde mensuelle de 60 frs, sur les 250 frs annuels de sa croix, trouvait le moyen, tout en faisant digne figure, d'envoyer à sa vieille mère, brave femme enfoncée dans un hameau du Poitou, quarante francs tous les mois, et il s'était dit : "Je parie que si je nomme Bernard waguemestre, sur les trente francs de solde supplémentaire que cela lui vaudra par mois, il trouvera le moyen d'augmenter la pension de sa vieille mère !" et il l'avait fait.

Il mangeait à la cantine avec nous autres, les jeunes sous-officiers qui le regardions en tapinois, vu sa réputation de rigidité, espiègles que nous étions,—pardonnez à la jeunesse,—en face de cette figure sévère, de cette attitude réservée, morose presque, cherchions le défaut de sa cuirasse. Ah ! ouiche ! il était invulnérable, ce maudit Bernard. Le vin ne lui disait rien, les joyeuses escapades encore moins. A la vérité, nous avions trouvé que c'était le plus enragé, le plus méticuleux, le plus consciencieux culoteur de pipes du régiment ; c'était plaisir pour lui de nous donner à admirer les collections qu'il en possédait et les panoplies qu'il en avait, avec assez d'art, dressés aux murs de sa chambre. En tristes mécréants, nous profitions surnoisement de sa satisfaction pour lui couler en douceur : "Bernard, culotez-moi donc une pipe ;" à quoi il se prêtait bien volontiers.

\* \*

Un beau soir il y eut réception à la cantine ; Bernard traitait un de ses vieux camarades, maréchal des logis aux chasseurs d'Afrique, aussi balafre, aussi décoré que lui. On n'est jamais trahi que par les siens ; après boire l'africain nous dit :

—Vous savez, Bernard, il est de première force au piquet et à l'écarté, et avec ça très veillard ; il était réputé là-bas.

—Tiens ! nous dîmes-nous, voilà le défaut de la cuirasse.

\* \*

Et dès ce jour, ce fut chose décidée ; tous les jeudis et dimanches, après le repas du cantinier, après la ballade en corps autour de la musique militaire jouant sur le "cours," nous entraînaions l'adjudant au *Café de Paris* et lui faisons au piquet son café-cognac, puis après un bock. Il n'allait jamais au-delà. Pendant dix à douze séances, il gagna ; et si vous aviez vu ce, qu'en partant, son sourire était vainqueur. Il lui arrivait même parfois de retrousser sa moustache et de s'écrier : "Pas de mérite à vous gagner. Vous n'êtes que des mazettes !"

La chance a des jours tordus ; elle est femme et quand elle chavire dans la bouderie, elle devient grincheuse. Un beau dimanche, Bernard perdit ; on lui proposa une revanche, un contre, il perdit encore ; il s'obstina contre la déveine et attrapa pour lui toute la consommation. Soixante francs ! Tout penaud, il lui fallut s'avancer vers le comptoir de la limonadière, lui avouer qu'il ne pouvait pas payer sur le champ, mais que, pour sûr, il paierait dans la huitaine. Pour ce beau serment il eut un gracieux sourire accompagné de ces mots :

—Très bien, adjudant, ne vous gênez pas.

Puis il coiffa son colback, boucla son ceinturon et reprit le chemin de la caserne.

Nous, nous restions à nous ibaubir de sa mésaventure. Nous en avions le droit après tout. Il nous avait traité de mazettes !

\* \*

Sylphes légers, lutins moqueurs, que n'ai je été un de vous ce soir-là. J'aurais voltigé autour du colback de notre pauvre Bernard, et sur le pont de l'Allier, qui conduit à la grande caserne qui se profile le long de la berge, j'au ais entendu ce monologue attristé :

—C'est très bien, Bernard ! c'est très gentil ce que tu as fait là. Soixante francs ! Une misère, hein ! pour un homme riche comme toi. Il faudra les payer, ces soixante francs. Mais alors, malheureux ! avec quoi envoyer à ta mère les quarante francs de coutume ? Et tu appelles cela se conduire ! Toi qui en as tant mis au clou, que mérites-tu ? Je vais te le dire : tu mérites quinze jours de consigne et tu les feras ! Je te les inflige, quinze jours à la chambre, sans sortir, sans café, sans tabac. Et le colonel lui-même, qui a le bras long pour ant, ne lèvera pas ta punition."

C'est pour cela que de huit jours, nous ne vîmes l'adjudant Bernard ni à la cantine ni au café, ni à la promenade autour de la musique—celui-là, le plus dur de ses sacrifices—il était si fier d'y pavaner avec ses médailles et sa croix.

\* \*

Sur ces entrefaites, notre collègue, De Septème, maréchal des logis, moniteur général des écoles régimentaires, fut promu au grade de sous-lieutenant.—Il se promène encore quelque part sous le dolman magnifique d'un colonel de Hussards.—D'où agapes, réceptions, punch, etc., etc. Il fallait être au complet, et, le remords aidant, nous ne pouvions nous passer de notre vétéran Bernard. De Septème fut le trouver dans sa chambre erisabitique et pénitentiaire :

—Hé bien, Bernard, mon vieil ami ! allez-vous nous bouder plus longtemps et ne viendrez-vous pas à ma soirée d'adieu ?

Bernard l'homme de la discipline, était dès lors devant un supérieur ; l'invitation ressemblait à une injonction. La main au képi, dans la pose du salut :

—Mon lieutenant, je n'ai rien à vous refuser ; c'est bien, j'irai ; mais je vous garantis que Bernard a de la chance, car il en avait encore pour sept jours et il ne les avait pas volés.

\* \*

On fut très gai ce soir-là, et notre bon adjudant, malgré une pointe de mélancolie au début, était à la fin tout à fait déridé.

De façon ou d'autre nous connûmes l'adresse de sa mère et le corps des sous-officiers lui adressa une barrique de bon vin d'Auvergne, la priant, en le buvant, de songer à son fils et à ses amis... qui depuis n'ont jamais touché une carte avec lui.

GUSTAVE D'ÉYZIN.

Montréal, 3 juillet 1891.

## SAUVE QUI PEUT



Le vieux Phébus.—Allez où vous voudrez, mes enfants de Vaudreuil à Cacouna ; je vous atteindrai d'un tour de gneule.

## QUE D'ÉPREUVES DANS LA VIE!



*Désé.* — Je mettrais ma main dans le feu que les mauvaises langues d'Elodie et d'Esther sont à se raconter un scandale sur le compte de quelqu'un.  
*Lily.* — J'en suis certaine, et ce qu'il y a d'énageant, c'est que je ne puis pas m'imaginer sur le compte de qui ça peut être.

## LA BOÎTE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

(Pour le SAMEDI)

## RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES

Robais R'Quariez a été, l'hiver dernier, le héros d'une admirable aventure de mardi gras : Invité à un bal costumé, donné par l'un des principaux citoyens de cette ville, il y alla en Méphistophélès. Costume de satin rouge, qui semblait taillé dans un charbon ardent, et rapière de trois pieds de long au côté. Avec cela, une tête supérieurement grincée ; il s'était fait coller brin à brin ses sourcils et ses moustaches !

Tout alla bien jusqu'à une heure du matin.

Tout à coup, à ce moment, de violentes démangeaisons commencèrent à lui courir sur la figure. C'était la colle de ses moustaches et de ses sourcils qui travaillait.

Puis, sa figure se mit à enfler, et bientôt la souffrance devint si intolérable que le malheureux se précipita dehors pour rentrer chez lui. Il demeurait tout près.

Arrivé à la porte, il somme... Hélas ! personne dans la maison ; chacun aussi de son côté, était sorti pour aller au bal. Impossible de rentrer.

Et sa figure enflait toujours...

En désespoir de cause il redescendit les marches... et, jusqu'à six heures du matin, les passants virent se promener devant une maison de la rue Saint-G... un personnage tout de rouge vêtu, avec des plumes d'un pied de haut sur la tête, et une longue épée à fourreau rouge qui lui battait les talons.

A six heures enfin, arriva quelqu'un qui lui ouvrit la porte.

Le Méphistophélès fut malade huit jours de la douleur qu'il avait éprouvée.

Pendant un voyage que je fis récemment à Montréal, en compagnie d'un ami, nous avions pris l'omnibus qui conduit sur le sommet de la montagne.

La côte est roide à plusieurs endroits, et le cocher, pour soulager ses chevaux, était descendu de son siège et suivait la voiture en s'essayant le front.

Tout à coup il s'approche de la portière, l'ouvre, puis la referme bruyamment.

A quelques pas plus loin, même manège.

— Qu'est-ce que vous faites donc ? lui demandai-je.

— C'est pour les chevaux, dit le brave homme avec un air de douce attention.

— Comment ça ?

— Eh bien ! oui, à chaque fois que j'ouvre la portière, ils croient que quelqu'un descend... Pauvres bêtes ! ça leur fait plaisir.

\*\*

D'Geusse Anson, ayant l'habitude de raconter des histoires étranges, disait qu'il avait vu un homme décapité, les mains liées derrière lui, qui ramassait immédiatement sa tête et la remit sur ses épaules, précisément à la même place.

— Ha ! ha ! ha ! dit un interlocuteur, ceci est trop fort ; comment pouvait-il ramasser sa tête, quand il avait les mains liées derrière le dos ?

— Imbécile que vous êtes ! répondit D'Geusse Anson, ne pouvait-il pas la prendre avec ses dents ?...

\*\*

Un homme du canton Batoche, possède deux moutards positivement insupportables.

En été, il leur laisse faire tout ce qu'ils veulent ; mais, par exemple, en hiver, il les gifle à propos de rien.

La chose paraissait assez étonnante, et un de ses amis lui fit part de sa remarque.

— Ah ! je vais te dire, lui répondit le père ; c'est parce qu'en hiver ça me réchauffe les mains.

\*\*

Quelqu'un traversant un jour un bois, fut arrêté par un voleur armé d'un pistolet, qui lui demanda la bourse ou la vie.

— La bourse ou la vie ! répondit l'autre ! mille chiens ! je suis plus généreux que cela, car je vais te donner l'un et l'autre. D'abord, je te donne ma bourse que voici ; en second lieu, je te donne l'avis... qu'il n'y a rien dedans.

\*\*

Pour finir :

Le jour tombe toujours lorsque la nuit vient ; cela s'explique : il n'y voit plus clair et... [patatras !!!]

AGUE ERAITE.

Lévis, juillet 1891.

## ESPÉRANCE DE PROMOTION

*Sergent, (à une recrue).* — Mais vous êtes une stupide brute. Avez-vous des frères ?

*Recrue.* — Oui, un.

*Sergent.* — Est-il aussi stupide que vous ?

*Recrue.* — Bien plus que moi.

*Sergent.* — Pour l'amour du ciel, qu'est-ce qu'il est ?

*Recrue.* — Sergent !

## UNE FROIDE EXPLICATION



*Citadin en villégiature.* — Je suis venu ici sur la foi de votre annonce dans *La Presse* que c'est un endroit très frais. On y étouffe comme dans un four ! Vous m'avez trompé.  
*Le fermier.* — Je ne vous ai pas trompé. Quand j'ai annoncé dans le mois de mars, il faisait très frais tout autour par ici.

## C'EST DANS SON MÉTIER

*Docteur.*—Bonjour M. Laferluche, qu'est-ce que je puis faire pour vous ?

*Laferluche.*—Je viens vous voir, docteur, pour vous demander la main de votre fille.

*Docteur.*—Humph ! Votre appétit est bon ?

*Laferluche.*—Pas trop.

*Docteur.*—Et votre pouls ?

*Laferluche.*—Très rapide, quand je suis avec elle, mais très faible, quand j'en suis séparé.

*Docteur.*—Avez-vous des palpitations de cœur ?

*Laferluche.*—Oui, quand je pense à elle.

*Docteur.*—Prenez ma fille, monsieur ; vous allez vous guérir vite. Cinq piastres s. v. p.

## TOUT AUSSI BIEN

*Jack.*—Tiens ! je voulais t'emporter de bons cigares, et je les ai complètement oubliés. J'espère que tu prendras ma parole pour le fait.

*Tom.*—Certainement, le fait est que je la préfère.

## MALADIE GRAVE

A l'hôpital militaire de Saint Jean :

*Docteur.*—Où vous sentez-vous mal ?

*Soldat.*—Au régiment, docteur.

## PAS D'HYPOCRISIE



*Vieux philanthrope.*—C'est vous, Thomas ! Dans quel état ! Je vous croyais membre de la société de tempérance.

*Thomas.*—C'est vrai, j'en suis un ; mais je ne pousse pas la chose jusqu'au fanatisme.

## C'EST MOINS DANGEREUX

*Toutfeu.*—Si Bellurette t'a traité ainsi, tu devrais te rendre à son club et le dénoncer comme un misérable.

*Toutfroid.*—Sans doute, c'est ma détermination. Mais j'ai cru que je ferais mieux de le lui dire par téléphone.

## IL SOUTENAIT LA MÊME THÈSE

*Arthur.*—Dis donc ! j'ai entendu dire que tu avais eu une grosse "engueulade" hier soir, avec ton ami Hector.

*Alfred (dont les deux yeux sont au beurre noir).*—Ce n'était pas grand'hose ; j'ai simplement dit qu'il était un idiot.

*Arthur.*—Qu'a-t-il répondu ?

*Alfred.*—Il s'est levé et l'a prouvé.

## IL N'Y AVAIT PAS PENSÉ

Pimbèche, malade imaginaire, fait venir un médecin, le consulte, et comme celui-ci lui déclare qu'il n'y a nul remède à lui prescrire :

*Pimbèche.*—Décidément, je ne connais rien de si bête qu'un médecin !

*Docteur.*—Pardon, vous oubliez celui qui le fait appeler.

## CES PHOTOGRAPHIES SONT BIEN TERRIBLES !

*Photographe (cherchant une pose).*—Je vous ai vue à l'église, dimanche dernier, mademoiselle Smith.

*Mlle Smith.*—Vraiment ?

*Photographe.*—Oui, vous étiez avec votre amie, mademoiselle Brown.—Si vous pouvez, relevez un peu la tête ! Très bien, merci.—Elle quelle effrayante coiffure elle vous avait ! (Pause)... Là, je crois que nous avons saisi une charmante expression.

## MALGRÉ ELLE

*Watts.*—Comme cela, elle t'a refusé ?

*Dumley.*—Oui ! Elle n'a même pas voulu être une sœur pour moi. Cela m'a fâché, et elle va l'être quand même.

*Watts.*—Comment cela ?

*Dumley.*—J'ai demandé sa sœur et elle a accepté.

## UNE PETITE CORRECTION

*Elle.*—J'ai écrit un petit article "un peu de tout," et je vais l'envoyer au SAMEDI. Voici comment il commence : "Toutes les femmes qui parlent contre leur prochain..."

*Lui.*—Je crois que tu ferais mieux de laisser de côté le mot "qui."

## IL EST PERMIS A TOUT LE MONDE DE SE TROMPER

En police correctionnelle, une jeune fille comparait comme témoin.

Le juge l'interroge :

*Le juge.*—Quel métier faites-vous ?... vous rougissez ?...

*Témoin.*—Non, monsieur, je blanchis.

## UN DOMESTIQUE QUI PREND LES INTÉRÊTS DE SON MAÎTRE

*Le maître.*—Comment ! vous me remettez cette lettre aujourd'hui ? Mais il y a trois jours qu'elle est arrivée !

*Domestique.*—Ah ! je vais vous dire, monsieur : je ne me suis pas pressé. C'est un rendez-vous qu'on vous donne pour l'année prochaine.

## UNE FAMILLE DISTINGUÉE

*Le juge.*—Prisonnier, votre figure ne m'est pas inconnue. J'ai déjà dû vous voir ici avant.

*Prisonnier.*—Pardon ! Votre Honneur, vous devez confondre avec ma sœur...

## LA MODE A TANT DE VARIATIONS

Un avocat cite comme une autorité, en matière de jurisprudence, un docteur en droit encore vivant.

Le juge l'interrompt :

—Maître Chamaillard, il ne faut jamais s'appuyer que sur des auteurs morts : les autres peuvent changer d'avis.

## C'EST UN SI BON REMÈDE

*Docteur.*—Eh bien ! comment cela va-t-il ?

*Malade.*—Oh ! docteur, ce cognac a fait de moi un autre homme. Et même ajoute-t-il au bout d'un moment, cet autre homme en boirait bien un verre aussi.

## LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



COMMENT TOUT SE PERFECTIONNE.

## CHACUN SA VOCATION

*Charles.*—Tiens, bonjour ! Comment vas-tu ? Que deviens-tu ?

*Jules.*—Je travaille, je suis les cours de l'école de Chartes.

*Charles.*—Moi, je suis ceux de la Bourse.

## LA FORCE DE L'HABITUDE

*Jeune mère.*—Seriez-vous assez bon de me peser mon bébé ?

*Boucher.*—Certainement, madame... Treize livres juste, avec les os.

## SYMPATHIES VRAIES

*Orateur de husting.*—Mes auditeurs, je crois, m'étaient très sympathiques.

*Un ami.*—Oui, vois-tu, chacun sympathisait pour son voisin.

## CHOIX EMBARRASSANT

*Un élève.*—Monsieur, je voudrais avoir un almanach.

*Libraire.*—J'en ai de deux sortes ici ; l'almanach Valois qui donne le plus de jours de fêtes, et l'almanach Rolland qui a plus de beau temps ; lequel préférez-vous ?

## DÉPENSE INUTILE

—Faites attention, il y a un train qui s'en vient sur la même ligne que nous, nous allons avoir une collision.

—Mille pipes ! Si j'avais su cela, je n'aurais pas acheté un billet de retour !

## RIEN DE PLUS FACILE

*Watts.*—J'aimerais à faire quelque chose pour que le monde se souvienne de moi.

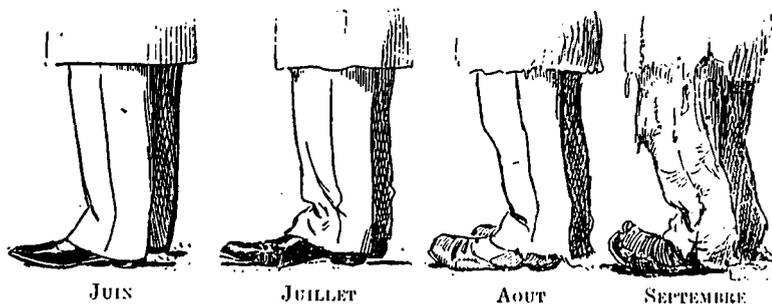
*Potts.*—C'est bien facile ; tu n'as qu'à faire des dettes.

## PAYÉ ARGENT COMPTANT

*Petit fat millionnaire à un conducteur pas millionnaire.*—Pourquoi n'avez-vous pas mis un faux-col net ce matin ?

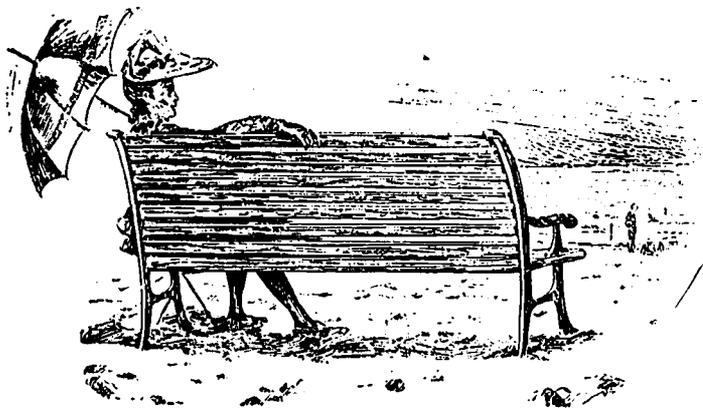
*Le cocher (de son ton gouailleux).*—Parce que ta mère ne m'a pas encore envoyé mon linge de blanchissage.

## LA PHILOSOPHIE DES COURSES



L'histoire d'un parieur racontée par ses pieds.

## LES PERFIDIES DU HASARD



I

Une demoiselle qui a pourtant l'air si bien, si sage et prendre une telle tenue en public ! Tout l'hôtel en faisait des gorges chaudes.



II

Et cependant, il n'y avait pas de quoi.

## L'ÉLEVAGE DES LIONS

Il y a en ce moment à Paris une centaine de lions exhibés dans diverses ménageries. Le Nouveau Cirque présente chaque soir une troupe de lions, et l'Hippodrome nous montre une réminiscence des lions de l'ancienne Rome.

Jamais aucune contrée sauvage n'a présenté à surface égale une telle concentration d'animaux féroces.

Quelle est l'origine de ces animaux ?

Un confrère, dompteur-amateur par goût, nous a, ces jours derniers, guidé au milieu des ménageries.

Voici, à ce sujet, quelques-unes des notes que nous avons recueillies.

La plupart des lions exhibés en public sont nés et ont été élevés dans des ménageries.

L'élevage des animaux féroces, et surtout des lions, constitue une véritable industrie. Cet élevage se fait ordinairement de la façon suivante :

Sitôt qu'une lionne a eu des petits, on les lui enlève, et ils sont donnés à une chienne en état de lactation. Les uns et les autres sont confiés aux soins d'une femme, le plus souvent la directrice de la ménagerie. A leur naissance, les petits lions ressemblent à de jeunes chats, et ne sont guère plus gros que le ping. La chienne, mère-nourrice qu'on leur donne, est généralement de taille moyenne.

La petite famille est installée dans un coin de la voiture ambulante ou dans la chambre du dompteur. Les petits lions sont ainsi soignés dans leur enfance comme pourraient l'être de petits animaux domestiques, de jeunes chiens par exemple. Quand ils peuvent marcher, ils circulent, jouent au milieu des personnes, reçoivent avec plaisir des caresses, des friandises. Ils admettent pendant très longtemps l'autorité de la chienne qui les a allaités, même lorsqu'ils ont dépassé beaucoup de celle-ci.

Quand la ménagerie ne peut se procurer une chienne en état d'être nourrice, les petits lions sont élevés au biberon.

Dans la roulotte d'une ménagerie, nous vîmes, en effet, une grosse dame fort occupée à faire boire, à l'aide d'un biberon, trois jeunes lions, gros comme des chats, qu'elle tenait dans son tablier. A côté, une petite fille mangeait sa soupe sur le coin d'une table, et en donnait de temps en temps des cuillerées à un jeune lionceau assis sur une chaise près d'elle. Le lion faisait le beau, dressait les oreilles, allongeait de temps en temps la patte pour appeler l'attention de la petite fille, poussait des petits cris plaintifs, comme aurait pu faire un chien en quête d'une friandise.

La croissance des jeunes lions est très rapide, et au bout de quatre ou cinq mois ils ont la taille d'un chien de chasse adulte. Ils ne manifestent jusqu'alors aucun instinct sauvage, bien que leurs dents soient déjà fort apparentes et leur force relativement considérable.

Si un peu plus tard on les renferme dans des cages, c'est que par leurs dimensions et par leurs ébats, par les bonds qu'ils font en jouant, ils sont

fort encombrants et exigeraient beaucoup d'espace.

On évite jusqu'alors de leur donner de la viande crue, et on les nourrit de soupe ou encore on leur donne à boire du lait dans lequel on a délayé un peu de cervelle, c'est leur mets de prédilection. Les lionceaux sont sujets à une maladie de croissance dangereuse, "la mue," comparable à celle des jeunes chiens.

Le prix d'un lion après cette période critique augmente au moins d'un tiers.

Les lions en cage restent l'objet de soins continus ; ils sont brossés, peignés par leurs gardiens, qu'ils reconnaissent parfaitement. Ils deviennent ainsi peu à peu en état d'être vendus.

Le commerce des lions a, en effet, une assez grande clientèle. Outre les ménageries, les jardins zoologiques, il y a des amateurs qui, par luxe, on pourrait dire par genre, aiment à avoir un lion chez eux, soit en cage, soit en liberté. Les peintres d'animaux entrent aussi pour une

certaine part dans la clientèle des éleveurs de lions.

Le métier est lucratif. Un jeune lion, après la mue, se vend couramment de 200 à 240 piastres. Un lion moyen ou une belle lionne coûte de 300 à 400 piastres.

Mais un beau lion adulte, avec une crinière abondante, atteindra de 6 à 800 piastres.

La plupart des dompteurs et directeurs de ménagerie font fortune, paraît-il, à moins, toutefois, qu'un accident professionnel ne vienne interrompre le cours de leur carrière.

## SOUVENIRS D'OUTRE-TOMBE

Aux funérailles d'un grand homme. On chante un hymne de circonstance touchant. Un rusteau s'adressant à une dame, sa voisine :

—N'est-ce pas que ce morceau est beau, madame ? Et bien c'est le cadavre lui-même qui l'a composé.

## TOUË LA GAMME



Lucie.—S'il vient ce soir, dis-lui que je suis engagée. Mais s'il paraît désappointé, tu pourras dire que je suis malade. S'il paraît avoir du désespoir, dis-lui que je ne serai pas vivante demain matin.

La bonne.—Mais s'il paraît gai, qu'est-ce que je dirai ?

Lucie.—C'est absurde ! Mais tout de même, dis-lui que je descends immédiatement.

LES ARABES ET LES SAUTERELLES

On s'est justement alarmé des ravages faits en Algérie par les sauterelles : certes, il n'y a point à plaisanter avec le fléau, mais il est peut-être curieux d'évoquer les légendes arabes qui concernent ces terribles insectes.

Celle qui explique leur existence est célèbre dans les tribus, et elle est singulière.

En raison des ruines que causent ces sauterelles, cette légende fait d'elles un produit... du diable.

D'après cette histoire merveilleuse, le Créateur venait d'achever son œuvre quand Satan haussa les épaules, et déclara qu'il ferait mieux.

Le Créateur accepta le défi.

— Soit, fit-il, je te donne le pouvoir d'animer du souffle de vie l'être que tu as créé ; parcours l'univers et reviens dans un siècle !

Satan se mit à la tâche pour fabriquer cet être.

Il prit la tête de cheval, les yeux de l'éléphant, les cornes de l'antilope, le cou du taureau, la poitrine du lion...

— Que me manque-t-il encore ? se demanda Satan.

Et il chercha encore par le monde : rencontrant l'autruche, il lui enleva ses jambes délicates, au scorpion son ventre.

— Ma créature, reprit-il, sera-t-elle condamnée à se traîner à terre ? Non. Je veux qu'elle ait des ailes.

Pendant longtemps, au fond des enfers, il déploya toute sa science à réunir tous ces tronçons d'animaux. Les uns étaient trop gros, les autres trop petits. Il lima, scia, retrancha, ajouta, et il fit si bien que, au bout d'un siècle, il ne lui restait plus qu'un tout petit animal entre les mains. Il souffla dessus et lui donna la vie.

— Eh bien ? lui dit le Créateur.

— Voilà ce que mon art a créé, répondit le Maudit.

— C'est donc là l'œuvre de ton génie ?... Eh bien, qu'en témoignage de ta faiblesse et de ton impuissance cet animal pullule sur la terre.

Telle est la poétique origine des sauterelles, qui, résumé, en raccourci, tous les monstres, d'après la légende arabe.

Mahomet, encore qu'il ait écrit un jour que les sauterelles étaient le produit de la pourriture des poissons (étrange théorie d'histoire naturelle !), mangeait ces insectes. Le Coran en fait foi. Il dit expressément, en effet :

« Les sauterelles sont une bonne nourriture pour les hommes et pour les chameaux, fraîches ou conservées ; on les mange après leur avoir enlevé les pattes, les ailes et la tête. »

Le Prophète, à ce qu'on voit, n'était pas dégoûté.

Un autre passage du Coran indique que « quand les femmes reçoivent des sauterelles en présent, elles doivent en envoyer des corbeilles à leurs parents ».

La sauterelle constituait donc, jadis, dans les pays arabes, un mets assez recherché.

Les légendes attribuent au calife Omar-ben-el-Khottab la survivance de cette engance nuisible.

Ce calife était un singulier homme, qui avait pour toutes les bêtes une véritable tendresse. Les sauterelles, en ce temps là, avaient disparu d'Afrique. Omar n'eut de repos que lorsque ses émissaires, envoyés exprès dans tous les pays du monde, eurent retrouvé les derniers de ces insectes, qu'ils lui rapportèrent.

Ce calife, il faut l'avouer, eut une bien fâcheuse aspiration en tenant tant à conserver cette abominable espèce !

D'autres légendes se rapportent aux mœurs des sauterelles. Elles affirment que les sauterelles se choisissent un roi, et lui obéissent en toutes circonstances. S'il est tué, les essaims disparaissent aussitôt...

Malheureusement les légendes n'indiquent pas à quoi on reconnaît ce souverain ailé, dont la mort serait si désirable.

Par contre, elles vantent un autre moyen de renvoyer les sauterelles.

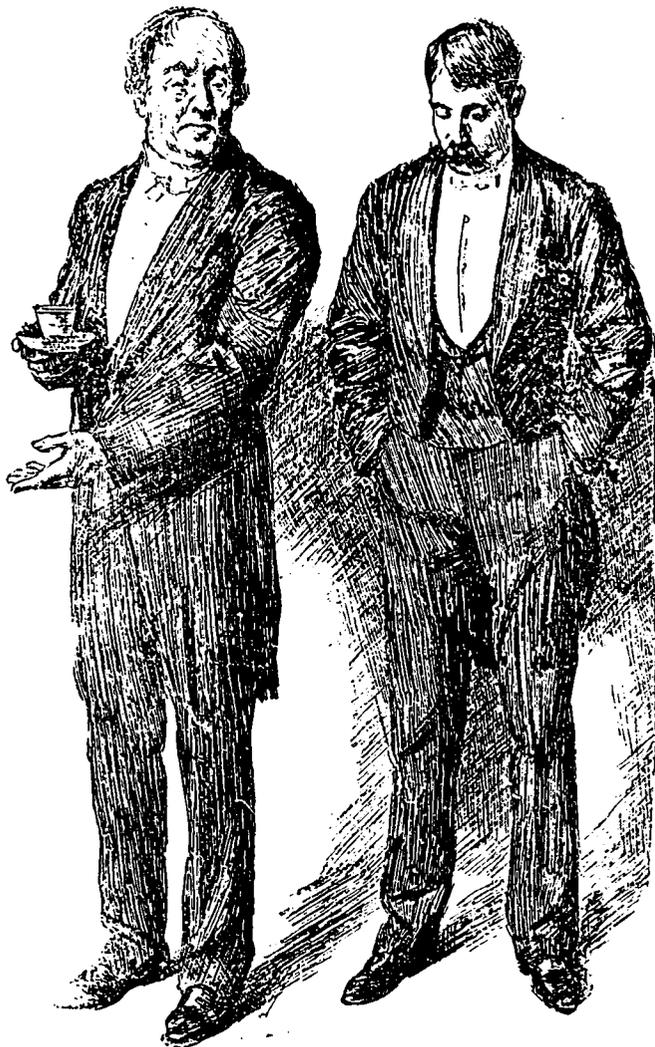
« Il suffit d'écrire sur l'aile gauche d'une sauterelle quatre versets du Coran, à la louange d'Allah et de Mahomet, et, immédiatement, la contrée est délivrée de ces insectes pillards. »

Seulement, ce n'est pas une chose aisée que d'écrire tout cela sur l'aile d'une sauterelle vivante (car elle ne doit pas être même blessée), et on conçoit que les calligraphes les plus habiles ne se hâssent pas à ce travail délicat.

La légende, ici, semble assez ironique et pessimiste, elle paraît dire qu'il n'y a guère de moyen humain de se débarrasser de ce fléau, et qu'il faut le subir.

Espérons que la découverte de quelque nouveau mode de combat contre ces légions de voraces insectes, donnera tort, quelque jour, à cette décourageante opinion arabe !

UNE CURE MERVEILLEUSE



*Médecin.* — Ce malade est le cas le plus difficile que j'ai jamais vu. J'avais épuisé toutes les ressources de l'art quand enfin mon traitement à la cocaïne eut un effet merveilleux.  
*M. Janson.* — Mais, docteur, il est mort tout de même !  
*Le médecin.* — Oui ; mais il est mort guéri.

PAS D'ECHANTILLON SUR LUI

Un avocat de Montréal s'est rencontré l'autre jour à Phôtel Russell d'Ottawa avec l'un de ces mortels qu'on appelle commis voyageurs. Celui-ci voulait absolument savoir d'où venait son compagnon de hasard.

- De Montréal, répondit l'autre.
- Pour quelle maison voyagez-vous ?
- Pour la mienne, pardine ?
- Puis-je savoir votre nom, monsieur ?
- Vous pouvez.
- (Pause de quelques instants)
- Eh, mille chiens ! Quel est votre nom ?
- John.
- Dans quelle ligne est votre commerce ?
- Je ne vous comprends pas monsieur.
- Je voudrais savoir ce que vous vendez ?
- De l'esprit !
- Votre cuisse à échantillon est diablement petite.

JUSTE A TEMPS

Dans les chars urbains.  
*Irlandais, s'emparant de la dernière place vacante.* — Cristi ! Que je suis arrivé à temps pour prendre cette place !  
*Voyageur.* — Comment cela ? Personne n'est monté depuis.  
*L'Irlandais.* — Vous ne voyez bien que c'est plein et que si j'étais venu une seconde plus tard, je n'aurais pas trouvé une seule place.

VICE-VERSA

*Woody.* — Hello ! On dit que tu as épousé une femme possédant une fortune indépendante ?  
*Sody (tristement).* — Tu veux dire que j'ai pris une fortune possédant une femme indépendante.

L'ART DE S'ÉLEVER DANS LE MONDE



*I*  
 Le jeune Silas ayant trouvé une torpille s'en alla furtivement dans la cave pour savoir ce qu'il y avait dedans. L'heure était favorable à ses plans ; la grande sœur avait de la visite au salon, le papa lisait sa gazette au second ; la maman faisait le ménage etc. Pas un chat pour le troubler.

*II*  
 Mais, au dernier coup de marteau, il fut troublé tout de même.

## LES ILLUSIONS D'UN ÉLÉGANT

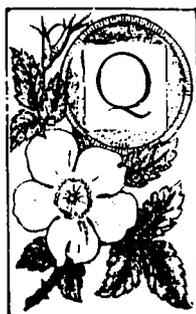


I  
*Charley le duc.* — Le croix que j'ai fait mon effet...

II  
 sur la petite de la fenêtre.

III  
*L'apparence de Charley vu de la fenêtre d'en haut.*

## LE PREMIER CHAPEAU DE SOIE DE MON AMI NESTOR



QUEL est l'homme qui ne conserve fortement ancré dans un coin de sa mémoire le souvenir de quelque fait saillant de son enfance ou de sa jeunesse? — Souvenir triste ou gai, attendri ou bouffon, suivant les circonstances ou selon les caractères. C'est tantôt une excursion, un voyage qui a fait époque dans la vie de famille, tantôt la visite inopinée d'un oncle ou d'un cousin jusqu'alors inconnu, et porteur de jouets et de surprises, tantôt le mariage de quelque parent rapproché, la naissance d'un petit frère ou d'une petite sœur, ou bien encore, hélas! la mort faisant pour la première fois son apparition à l'enfant pour le laisser orphelin.

Que de choses, que de faits, que d'événements, sérieux ou banals, ont pris ainsi aux yeux de l'enfant, au moment où ils se produisaient, une importance capitale et se sont, de la sorte, gravés dans sa mémoire!... Et celui-ci, devenu homme, se complait dans ces souvenirs lointains, qui le font parfois doucement sourire aujourd'hui.

Pour l'un, c'est sa première calotte qui a fait battre fièrement son petit cœur; pour l'autre, c'est la distribution des prix à la fin de sa première année de lycée, qui lui a fait connaître l'orgueil et la satisfaction résultant du devoir accompli.

Je connais à Paris un artiste d'un grand talent et justement célèbre, — mon ami Nestor, — pour qui est à jamais inoubliable le jour où il a été donné de porter un chapeau de soie pour la première fois.

\* \* \*

Ceux de mes lecteurs qui ont entre quarante et cinquante ans se souviennent sans doute de ces chapeaux de soie, pour enfants, inventés vers 1856 ou 1857 par quelque chapelier facétieux; ils étaient en tout semblables aux chapeaux à haute forme, coiffure obligée des hommes sérieux, graves et bien posés, si ce n'est qu'ils étaient bas de forme.

On a peine à se figurer aujourd'hui le contraste bouffon et grotesque que faisaient des minois espiègles, éveillés et rieurs, sous cette coiffure som-

bre et sévère. Mais, que voulez-vous?... le chapelier en question avait eu l'adresse de faire adopter par chacun son idée saugrenue: c'était alors devenu la grand'mode dans la bourgeoisie, et, du moment que c'était la mode, presque tous les enfants de dix à quatorze ans portèrent, deux années durant, cet affreux chapeau de soie écourté.

Or, le jour de sa première communion dans sa ville natale, mon ami Nestor fut gratifié par sa mère d'une coiffure de cette sorte; et, comme celle-ci était une femme d'ordre et d'économie, elle ne lui ménagea point les recommandations au sujet des soins et des précautions à prendre pour conserver en bon état et faire durer longtemps ce magnifique couvre-chef.

— Surtout, mon petit Nestor, lui avait-

elle répété à satiété depuis le matin, fais bien attention à ne jamais t'exposer à la pluie avec ce chapeau-là, car la moindre goutte d'eau marque et fait tache sur la soie; la soie mouillée perd son lustre et, des la première averse, un chapeau neuf passe à l'état du vieux chapeau.

Quant à Nestor, il était fier d'avoir un chapeau neuf, et un chapeau qui, à ses yeux, faisait de lui presque un homme, puisque sa coiffure — quoique moins haute — avait la même forme et était même fabrication que celle des hommes sérieux et graves. Aussi se promettait-il de suivre scrupuleusement les recommandations maternelles. — Le jeune communicant ne pouvait hélas! prévoir l'avenir...

\* \* \*

## UN PETIT PRODIGE



*La jeune maman.* — Dis: "papa!"

*Bébé.* — Baba!

*Jeune maman.* — Dis: "maman!"

*Bébé.* — Baba!

*Jeune maman.* — Ah! le petit ange à sa mère, qui parle avant ses six mois!

## PAS AUSSI SUR QUE L'ÉVANGILE



*M. Chamley.* — Depuis combien de temps vivez-vous à Montréal?

*Delle de Laquarantaine.* — Depuis l'âge de connaissance. Je pourrais dire depuis dix-huit ans.

Tout se passa d'ailleurs le mieux du monde au début de la journée. Le soleil était radieux et déjà chaud. La nature semblait vouloir prendre part à la fête et saluer gaiement les familles en grande toilette, qui conduisaient à l'église les jeunes garçons en pantalon blanc, le bras orné d'un brassard immaculé à frange dorée, et les gracieuses et jolies fillettes, qui s'avançaient tout émues dans leur vapoureuse et fraîche tailette de communicante.

Puis, lorsque la messe fut terminée, et que la communion eut été donnée à tous et à toutes, le gai soleil leur fit encore fête pour le retour à la maison, où les attendait le déjeuner.

Pendant le repas quelques nuages orageux commencèrent à faire leur apparition dans le ciel, mais si légers, si vaporeux au début, qu'ils semblaient ne venir là que pour augmenter le pur et clair azur du firmament d'une floconneuse et blanche guirlande. Cependant, à deux heures, au moment d'emmener Nestor faire les visites traditionnelles aux parents, amis et connaissances, sa mère, en femme prudente, échangea son ombrelle du matin contre un solide et large parapluie de famille.

L'enfant n'aimait guère à s'encombrer les mains de ce meuble plus utile qu'agréable. Pourtant, il était si désireux de se conformer scrupuleusement aux recommandations maternelles et de conserver son chapeau en bon état, qu'il surmonta sa répugnance et demanda à sa mère s'il devait, lui aussi, se précautionner d'un parapluie.

— Non, ce n'est pas la peine, avait répondu celle-ci: le temps n'est pas à la pluie; je ne prends le mien que par prudence, et, s'il survient une averse, il servira pour nous deux.

Fatale décision maternelle! C'est par des résolutions ainsi prises à la légère en dépit de la logique, que se perdent les empires et... les chapeaux.

\* \* \*

Les nuages blancs et floconneux étaient peu à peu devenus plus nombreux; de l'extrémité de l'horizon ils s'étaient graduellement avancés jusqu'au milieu du ciel; puis, leur couleur s'était sensiblement modifiée; leur primitive blancheur avait fait place à une teinte grise et plombée.

Pendant que s'opérait cette transformation, Nestor et sa mère continuaient le cours de leurs visites. Dans chaque maison où ils entraient, après la politesse d'usage et la conversation obligée sur la cérémonie du matin, le nouveau manteau de madame la préfète et le chapeau éternel par madame la receveuse générale, Nestor enten-

daït presque invariablement la conversation suivante entre la maîtresse du logis et sa mère.

— Vous ne sauriez croire, madame, combien je trouve Nestor gentil avec son nouveau chapeau.

— Vous êtes trop aimable, madame ; n'est-ce pas qu'il le coiffe bien ?

— Certainement, très bien : il a ainsi l'air d'un petit homme. Je m'étonne qu'on n'ait pas songé plus tôt à cette coiffure-là pour nos enfants ; elle leur va si bien.

— C'est vrai, madame ; seulement elle est bien susceptible et n'est pas de durée.

— Pas de durée, madame ; mais, pour nos maris, c'est la coiffure qui demeure le plus longtemps en bon état.

— Oui, oui, parce que nos maris ont sérieux et prennent soin de leurs effets : mais avec un enfant turbulent et sans ordre comme Nestor, je suis bien certaine que son chapeau ne sera déjà plus mettable le mois prochain.

— Oh ! madame, vous calomniez votre fils, j'en suis sûre.

— Hélas ! non, madame : et, cependant, ce n'est pas faute de lui avoir répété sur tous les tons de bien faire attention à ne jamais s'exposer à la pluie avec ce chapeau-là, car la moindre goutte d'eau marque et fait tache sur la soie.

— C'est vrai, madame ; mais Nestor va être bien raisonnable, maintenant qu'il a fait sa première communion.

— Je l'espère, madame ; sans cela, je ne lui aurais point acheté un chapeau de dix francs, qui, dès la première averse reçue, passera à l'état de vieux chapeau. C'est à lui à ne pas s'y exposer, car je ne lui en achèterai sûrement pas un autre de longtemps. Tant pis pour lui, si l'abîme, il le conservera tel quel. Ce sera sa punition.

\* \*

Nestor, depuis le déjeuner, avait bien entendu une dizaine de fois ces mêmes paroles, et trouvait de moins en moins intéressante la conversation dont il faisait les frais à chaque nouvelle visite. En revanche, il savait par cœur la recommanda-

A CORSAIRE, CORSAIRE ET DEMI



*Godureau à son ami.* — Si tu veux, nous allons aller prendre à cette jeune beauté, ce que c'est qu'une chambre à fumer. Allume ton cigare ; vite !



*La vieille dame.* — Êtes-vous bien sûre messieurs, que ceci est le compartiment des fumeurs ?  
*Godureau.* Oui, madame. C'est malheureux pour vous. Mais enfin...



*La vieille dame.* — Ça n'est pas malheureux du tout. J'avais une fièvre envie de tirer une touche moi-même.



*Hélas ! Le tabac de la dame ne venait pas directement du Kentucky.*

tion de bien faire attention à ne jamais s'exposer à la pluie avec ce chapeau-là, car la moindre goutte d'eau marque et fait tache sur la soie.

Le jeune garçon, qui aspirait au moment où son supplice prendrait fin, poussa un réel soupir de soulagement lorsque sa mère lui annonça qu'ils n'avaient plus qu'une personne à voir : c'était la femme du notaire demeurant dans la même rue qu'eux, mais de l'autre côté et à quelques portes plus bas.

Enfin, le petit garçon allait pouvoir bientôt respirer à l'aise !

Or, comme la mère de Nestor se levait pour prendre congé de la femme du notaire, de larges gouttes d'eau se mirent à battre les vitres. C'était

l'orage qui éclatait, et les gentils petits nuages blancs du matin, devenus sombres et noirs, qui transformaient tout à coup les rues en ruisseaux. Il ne fallait plus songer à sortir par un temps pareil. Nestor et sa mère durent donc se rasseoir et attendre que l'averse se fut un peu calmée pour regagner leur logis.

Et Nestor regardait par la fenêtre l'eau tomber à larges gouttes en songeant, avec un frisson d'inquiétude qu'une seule de ces gouttes pouvait marquer et faire tache sur la soie de son chapeau neuf.

Pourtant une accalmie se produisit ; la pluie devint plus rare et plus fine, puis cessa presque entièrement. Les visiteurs prirent leurs dispositions pour rentrer chez eux.

\* \*

D'une main la mère de Nestor relevait ses jupes

pour les protéger contre la boue et, de l'autre, elle tenait son parapluie ouvert. Quant à notre héros, il se serrait le plus possible contre elle, afin de maintenir son chapeau en sûreté sous l'abri protecteur du parapluie.

La courte distance qui séparait les deux maisons fut rapidement franchie. Pour gagner la porte du logis, il ne s'agissait plus que de franchir le large ruisseau que formait encore l'écoulement des eaux le long du trottoir.

Tous les deux sautèrent avec un ensemble parfait ; mais le poids du jeune garçon accroché à son bras fit fléchir la main de la mère, et, par suite, le parapluie, qui se rabattit de côté. Ce fut un grand malheur, car l'extrémité d'une baleine accrocha le bord du fameux chapeau de soie, le fit basculer et l'envoya tomber au beau milieu du ruisseau.

Le fond extérieur à plat sur l'eau boueuse, le chapeau neuf se mit à flotter et à voguer comme un véritable bateau, entraîné par le courant qui le portait rapidement vers la prochaine bouche d'égout.

Et l'enfant, ahuri, hébété, anéanti, le regardait flotter, en se demandant anxieusement si un bain dans le ruisseau produirait pour son couvre-chef le même effet qu'une averse.

— Mais va donc ramasser ton chapeau, grand benêt : il est dans un bel état maintenant. Je te l'avais bien dit, que tu ne pourrais pas le conserver propre pendant un mois ; le voilà bien dès le premier jour.

Puis, quand Nestor, la mine piteuse, eut rapporté son beau chapeau de soie tout dégouttant d'eau boueuse :

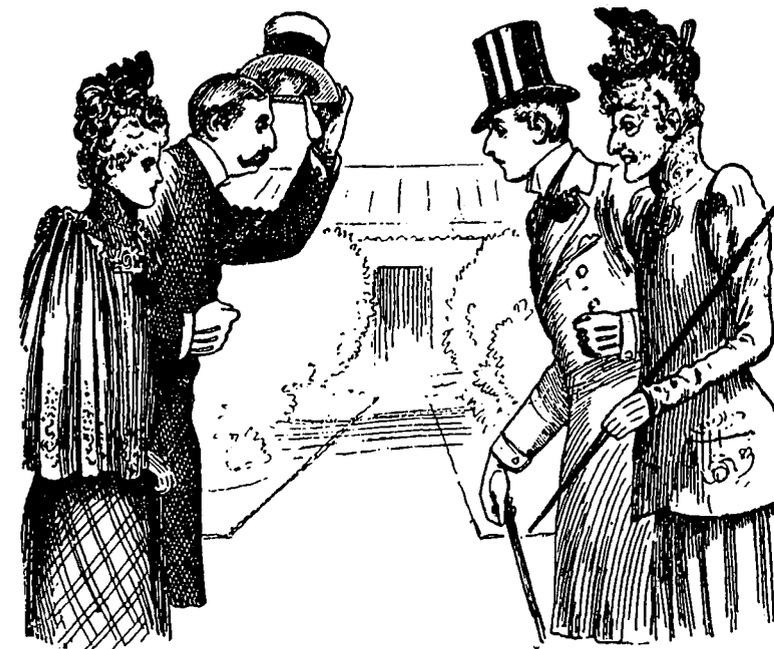
— Qu'attendais-tu là, bouche bée, bêta sans soin, pour aller retirer de l'eau ?

— Que tu me prêtes ton parapluie, maman, répondit le pauvre garçon tout tremblant.

Car, même en le voyant dans le ruisseau, il ne cessait de songer à protéger contre la pluie un objet aussi fragile.

Tel est l'inoubliable souvenir que son premier chapeau de soie a laissé à mon ami Nestor, qui se rappellera toujours que la moindre goutte d'eau marque et fait tache sur la soie.

UNE FAUTE D'IMPRESSION



*Trotter (en compagnie de sa femme).* — Hello, Tomcat ! Un siècle que je ne t'ai vu ! Permetts-moi de te présenter madame Trotter.

*Tomcat (avec effusion).* — Bien l'honneur de vous saluer, madame... Mais, dis donc, Trotter, alors tu m'as blagué quand tu m'as dit, il n'y a pas trois mois, que ta mère venait de mourir.

## UN GRIEF SÉVÈRE



Melba-Pied-de-loup. — Je viens de voir la femme de Dudley chez un avocat ! Est-ce que le ménage va mal ?

Melba-Pied-pauche. — Oui ; brouillée avec son mari. Sa voisine, en lui racontant la mort de sa première femme, a eu l'imprudence de dire qu'il avait promis à la mourante de la rencontrer dans le ciel.

## PINCÉE DE CONSEILS

PROCÉDÉS POUR NETTOYER LES LIVRES, LES GRAVURES ET LES TABLEAUX.

On trouve, dans les traités d'économie domestique, diverses recettes pour le nettoyage des livres et des gravures dont le papier est jauni par la vétusté, ou sali de taches de graisse ou d'humidité. Malheureusement, la plupart de ces procédés, en détruisant les taches, détruisent en même temps la pâte du papier, ou bien elles effacent les traits de la gravure et les caractères imprimés, de sorte qu'après avoir pris beaucoup de peine, on regrette de n'avoir pas laissé dans leur état primitif les objets qu'on a tenté de nettoyer. Quand le papier d'une gravure n'est que légèrement marbré par le séjour prolongé de l'humidité, condensée à la surface intérieure du verre sous lequel la gravure a été encadrée, on peut le nettoyer parfaitement sans l'altérer par le contact d'aucune composition caustique. Il suffit, dans ce cas, d'employer le procédé mis en usage pour les toiles écruës blanchies sur le pré. On étend la gravure sur le gazon, dans un lieu découvert, où elle ne puisse être exposée à recevoir des feuilles mortes ou des déjections d'oiseaux, ce qui arriverait si elle était placée à une trop petite distance d'un massif d'arbres. Deux ficelles, croisées de manière à figurer la lettre X, et maintenues par des piquets, empêchent qu'elle ne soit déplacée ou déchirée par le vent. Plusieurs fois par jour, à mesure que le contact de l'air sèche la gravure, on a soin de la mouiller de nouveau, en se servant d'une gerbe d'arrosoir percée de trous très-fins : la rosée des nuits et la lumière solaire se chargent du reste. On prolonge l'opération jusqu'à ce que le papier ait repris sa blancheur et que les marbrures aient disparu. Alors seulement la gravure nettoyée est suspendue à l'air libre afin qu'elle se sèche, puis on la met en presse pour achever de la rétablir dans son état primitif.

Quand les gravures ont contracté accidentellement des taches d'huile ou de graisse, il faut, avant de les exposer sur le pré, les traiter comme une étoffe de soie tachée d'un corps gras, et enlever les taches à l'aide du talc en poudre et d'un fer modérément chauffé. Si, au bout de quelques jours d'exposition et d'arrosage sur le pré, les taches persistent, alors il faut avoir recours au chlore, soit liquide, soit en vapeurs. Ce moyen, de même que l'exposition à la vapeur d'acide sulfureux, ne donne un bon résultat qu'autant que le papier de la gravure est suffisamment résistant ; s'il est altéré par

le temps et l'humidité, il ne supporte ni l'action du chlore, ni celle de l'acide sulfureux, et dans ce cas la gravure, au lieu d'être nettoyée, est complètement détériorée.

Tout ce qui précède s'applique de point en point aux livres dont le papier est jauni par le temps ou taché par l'humidité. Quand le papier de ces livres est usé ou de qualité médiocre, on ne peut avoir recours qu'au blanchiment sur le pré ; si ce papier semble suffisamment résistant, l'exposition aux vapeurs de chlore ou l'immersion à plusieurs reprises dans une eau très-légèrement chlorurée, suivies de lavages à l'eau pure, peuvent être tentées, mais avec prudence ; le résultat de l'opération ne répond pas toujours à ce qu'on avait attendu, et trop souvent les feuilles du livre, parfaitement nettoyées, tombent en lambeaux lorsqu'on veut les faire sécher pour les réunir dans leur état primitif.

Nous avons indiqué le moyen d'enlever les taches de graisse sur les gravures ; le même procédé s'applique aux livres. Quant aux taches d'encre, il

faut laisser tremper le feuillet taché dans une dissolution concentrée de sel d'oseille, jusqu'à ce que la tache ait pris la couleur de la rouille. On la trempe ensuite dans l'acide chlorhydrique étendu de cinq ou six fois son volume d'eau. Cette seconde immersion doit être prolongée ; autrement, le papier se ramollirait et pourrait se déchirer : on termine l'opération en lavant le feuillet dans l'eau pure et en le faisant sécher lentement à l'ombre.

La plupart des taches, autres que les taches de graisse et d'encre, peuvent être enlevées sur les livres par l'emploi de la terre bolaire blanche réduite en poudre très-fine. On met sur les deux côtés de la tache une couche de cette terre ; on place par-dessus une feuille de papier, puis on soumet le tout à la presse. Au bout de vingt-quatre heures on renouvelle l'opération, ce qui suffit le plus souvent pour faire disparaître les taches.

L'humidité, le soleil, la fumée, sont les causes les plus ordinaires qui altèrent plus ou moins les peintures à l'huile et nécessitent l'emploi de certains procédés pour restaurer les tableaux. Ces procédés ne sont pas toujours d'une application facile, et pour peu que les tableaux soient précieux, il vaut mieux en confier la restauration à un ouvrier expérimenté que la tenter soi-même.

## UNE LEÇON DE CULTURE



Saint-Cernin, installé à la campagne pour l'été. — Père Lorient, pensez-vous que le jardinage puisse payer ?

Père Lorient. — Oui, mais ça dépend de la manière de s'y prendre.

Saint-Cernin. — Pour y trouver mon compte, qu'est-ce que je devrais faire ?

Père Lorient. — Ne pas commencer votre jardin ; mais acheter vos légumes de moi.

## BRAVOURE INTÉRESSÉE



— Tu ne peux dire qu'Alfred désire la mort de son oncle, puisqu'il s'est jeté à l'eau pour le sauver !

— Il savait que le bonhomme n'a pas encore fait son testament.

## POUR DÉVERNIR UN TABLEAU

Nous indiquons la manière de dévernir un tableau devenu ombré et enfumé, en faisant remarquer que cette opération ne peut s'exécuter sans péril pour la peinture qu'autant que le vernis primitivement employé est un vernis à l'essence.

Après avoir posé le tableau à plat sur une table, on imbibé d'eau-de-vie un linge très-fin et très-propre, et on en humecte une partie de la toile, mais sans frottement. Au bout de quelques instants, on lave cette partie avec une éponge douce imbibée d'eau pure et fraîche, en opérant ainsi à diverses reprises sur la même place ; seulement, il faut s'arrêter à temps pour ne pas entamer la peinture. On lave successivement de la même manière toute la surface du tableau, et après avoir essuyé à mesure les parties épongées, on essuie encore la peinture avec un linge fin et bien sec, afin de s'assurer qu'il n'y reste aucune trace de l'ancien vernis. On attend ensuite que la toile soit parfaitement sèche avant d'y appliquer un nouveau vernis.

Le savon blanc battu dans l'eau pure, à laquelle on aura ajouté un peu de sel ordinaire, produit une mousse ou écume propre à nettoyer les peintures les plus enfumées. On met à mesure cette écume sur les diverses parties du tableau, et dès qu'elle est sur le point d'être absorbée, on l'enlève avec une éponge imbibée d'eau pure. Enfin, en mélangeant deux parties d'alcool rectifié avec une partie de térébenthine ou d'huile d'aspic, on obtient une composition dite *eau à nettoyer*, et dont l'emploi donne de bons résultats. Quant aux tableaux non vernis, on peut les nettoyer simplement, soit avec de l'eau-de-vie, soit avec du levain dissous dans de l'eau pure, ou de la farine délayée dans une eau de chaux.

## FABLE-EXPRESS

Un beau petit garçon de gentille figure  
Était, comme son père, une brave nature,  
Mais il avait souvent de grands jours à ses [bas.

MORALE :

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

LÉPARVIN.

## PAUVRE NATURE

Premier Bohême. — Que faites-vous maintenant ?

Second Bohême. — Je fais visiter la tour de Notre-Dame aux voyageurs.

Premier Bohême. — Pauvre garçon ! Il faut que vous soyez tombé bien bas pour avoir à monter aussi haut !

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

## CHAPITRE I

La partie du piquet habituelle venait de s'engager dans le salon du Rosecoat. C'était d'ordinaire une grave affaire entre les deux partenaires, Pas une carte n'était jetée sur le tapis sans des calculs profonds, des alignements de paupières pleins de finesse, des sourires astucieux.

On s'observait. Le visage humain n'a-t-il pas un point faible par lequel se trahissent les plus intimes pensées ?

— Jouons serré, pensait la marquise de Trémour; ce cher M. Richebrae a un petit pli au coin de lèvres qui m'indique que son jeu laisse à désirer.

— Attention ! songeait à son tour M. Richebrae : la marquise a toutes les bonnes cartes, j'en mettrais ma main au feu ; car depuis un instant, ses yeux deviennent d'une malice ! ...

Et ces indices trompaient rarement ces observateurs, aussi rusés en jouant le piquet que les plus habiles diplomates en préparant la solution d'une question d'État.

La partie achevée on échangeait d'aimables plaisanteries, toujours les mêmes depuis vingt ans ; mais leurs auteurs ne se doutaient en rien du monde des éditions ; puis Narcisse Luco, valet de chambre, valet de pied et confident de M. Noël Richebrae apportait dans des tasses de Chine, un breuvage exquis, du thé venant en droite ligne du Céleste Empire.

Les vieillards le dégustèrent en rappelant leurs souvenirs, et la partie recommençait jusqu'à l'instant où un carillon lointain, en passant sur les bois, annonçait que dix heures sonnaient à l'église de Saint-Michel en Grève. Le couvre-feu donnait le signal des adieux.

On achevait, au plus vite, la partie engagée. Luco réparaisait, armé d'une lanterne en vermeil et cristal ; M. Richebrae baisait la main de la marquise ; et gravement, noblement, la tête haute dans son col raide, il gagnait l'aile gauche du château, qu'il s'était entièrement réservée.

Mais le jour ou commence ce récit, la partie de piquet ne suivait pas son cours normal. Les distractions avaient remplacé la scrupuleuse attention des joueurs. Leurs yeux erraient, attendris, sur un point unique du salon au mobilier sévère.

C'était une vaste pièce, lambrissée de chêne sur les murs de la quelle on admirait quatre sujets de chasse à courre, superbement traités par le pinceau d'un maître ; des armes d'une richesse extrême formaient panoplie autour de la cheminée Louis XIII, flanquée de landiers en bronze florentin. Devant le foyer s'étalait un tapis fait de quatre tigres, dont les musles menaçants montraient leurs dents acérées et blanches et parlait des exploits cynégétiques de M. Richebrae et de son fidèle Narcisse : ces tigres étaient des bêtes africaines authentiques, tuées en plein Sahara par la carabine de Luco.

Les meubles, admirablement sculptés, étaient recouverts de velours de Gênes aux nuances sombres, et des tentures de brocartelle tissée à Smyrne encadraient les fenêtres, dont les balcons de fer ouvragé dominaient un paysage pris sur un coin de l'Océan.

Mais ni les scènes de chasse, ni les vases d'onyx, ni les statuette artistiques n'attiraient l'attention des deux joueurs.

Qu'est-ce que la magnificence pour un regard qui s'y est habitué ? Rien, en vérité, et

le nabab ne jouit pas davantage dans son palais que l'humble pêcheur n'est heureux de la propreté et du bon ordre de sa chaumière.

Ce qui appelait donc le regard de la marquise, en y mettant un rayon joyeux ; ce qui captivait l'attention de M. Noël Richebrae, en nuancant d'orgueil son visage écarlate, c'était un portrait en pied, signé Bonnat, et représentant un officier de marine.

Il était réellement charmant ce Gaston de Trémour du Rosecoat, avec ses yeux bleus, fiers et doux comme ceux de son aïeule, ses favoris blonds encadrant une bouche vermeille, spirituelle, ponctuée d'une légère nuance d'ironie à la commissure des lèvres ; mais si légère ! ... et que rachetait, du reste, un bon et franc sourire.

Une tournure d'une distraction extrême avec cela, trahissant son gentilhomme de vieille race, une main blanche, effilée un pied cambré et mince comme celui d'une femme, et qui, cependant, ne se refusait jamais aux marches les plus fatigantes à travers les déserts ou les pampas.

— Marquise, dit M. Richebrae avec une gracieuse inclination de tête, à vous ce donner les cartes.

— C'est vrai, répondit Mme de Trémour, en posant la main sur sa tempe et en soulevant légèrement les coins de ses cheveux argentés ; pardonnez-moi, mon ami ; mais j'avais complètement oublié. La pensée de revoir notre Gaston me bouleverse ! ... Sa lettre de ce matin me rend si heureuse ! ... Dans deux mois à peine son navire ne sera-t-il pas en France ? ...

— Et moi donc ! interrompit vivement Richebrae. Ah ! marquise, je vais revivre dans ce fils de ma pauvre Valérie. Le beau jeune homme, n'est-ce pas ? Toute la distinction de son père, votre noble fils, Madame ; toute la bonté de sa mère ! ... Qu'elle était charmante, ma Valérie ! vous rappelez-vous ?

A ce souvenir du père et de la mère de Gaston, partis tous deux en pleine jeunesse, en plein bonheur, pour ce pays mystérieux d'où ni l'amour ni les regrets ne pourront jamais rappeler les biens-aimés, les yeux des vieillards s'humectèrent ; et, dès ce moment, le piquet, qui déjà ne battait plus que d'une aile, ne marcha plus du tout. Mme de Trémour brouillait les cartes, se marquait des points lorsqu'elle avait perdu, soldait son partenaire lorsqu'elle avait gagné. Celui-ci restait de longs instants immobile tenant ses cartes en éventail, et le regard fixé sur un horizon invisible.

Puis tous deux, abandonnant la partie, se mirent à raconter chacun des incidents de l'enfance de Gaston. L'âge mûr aime tant à revenir, pas à pas, sur les souvenirs ! Il savoure, il étudie, il découvre, et le prisme ainsi tourné et retourné donne mille nuances.

La vie entière du marquis de Trémour fut retracée, depuis le berceau jusqu'au jour où, sortant du vaisseau-école, il vint se montrer à ses grands parents avec l'aiguillette d'or battait sur sa poitrine et la casquette du marin fièrement posée sur ses cheveux blonds.

L'amour profond que portaient à ce jeune homme, qui du reste résumait tout leur passé, le grand père et l'aïeule formaient un lieu puissant entre la marquise et Noël Richebrae, deux êtres vraiment bien dissemblables : l'une distinguée, élégante, délicate dans tous ses sentiments ; l'autre apoplectique, carré d'épaules, et parfois fort vulgaire dans l'expression de sa pensée.

La marquise avait toujours vécu dans son Castel du Rosecoat, en face de la mer et des bois. Jamais elle n'avait lu que les livres du grand siècle, et ces livres des maîtres lui avaient conservé toute la délicatesse de l'esprit. Elle n'avait ni le brio ni la diction fa-

cile de nos Parisiennes, cette bretonne un peu austère ! mais ses connaissances étaient très réelles, très étendues. Pour chacun elle trouvait un mot aimable ; et comme, avant tout, elle savait écouter, ses visiteurs la quittaient toujours ravis de leur propre esprit.

Tout, chez elle, prenait source dans la bonté du cœur. C'était encore pour épargner à autrui la vue d'un visage qui peu à peu se flétrit, qu'elle atténuait les cruautés de la vieillesse en luttant de soins, presque de coquetterie, contre les années implacables. Donc, ses cheveux blancs étaient toujours élégamment bouclés sous une barbe de dentelle, sa robe de faille noire avait une forme correcte qui convenait aux quatorze lustres de la marquise, et ses mains, d'où ressortaient les veines, étaient ornées de bagues qui, toutes, lui rappelaient un souvenir.

Personne ne se doutait qu'une épine acérée blessât ce cœur et que des larmes secrètes coulassent de ces yeux souriants. Depuis la mort de son fils unique, jamais la marquise ne s'était consolée ; mais c'était une vaillante qui conservait ses chagrins entre son âme et Dieu.

Quant à M. de Richebrae, comment décrire ce type étrange ? Figurez-vous un Hercule, grand, vigoureux et fort comme un chêne. Le front bombé, les yeux noirs, les narines expressives, les poings en forme de massue : tel était Noël Richebrae.

Son crâne, sous lequel grondaient parfois de terribles colères, n'avait jamais donné asile qu'à une pensée unique, la richesse amenant forcément une haute situation dans la vie.

Tout jeune encore, tandis que son père, Marius Richebrae, gagnait péniblement la vie des siens, servant lui-même à sa clientèle les porcelaines à bon marché de son commerce, Noël se jurait de mettre sur un piédestal en or tous les membres de sa famille. Riche, il le deviendrait ; il en était sûr. Doué d'une volonté indomptable, l'adolescent quitta Marseille, sa ville natale, dès qu'un duvet eut ombragé ses lèvres. La pauvre mère pleurait sur le quai de la Cannetière ; elle suivait d'un œil anxieux le navire qui emportait son fils, et murmurait :

— Adieu ! adieu !

La vue du chagrin maternel avait mis une larme dans les yeux de Noël ; puis :

— Pauvre maman, avait-il pensé, au retour je la couvrirai d'or.

Et, de ses regrets, tout avait été dit.

Où allait-il ?

Volontiers il se fût mis en route pour le zénith, les étoiles, le centre de la terre et les autres mondes sous-marins. Il se contenta d'errer d'un pôle à l'autre, toujours à la poursuite de la chère idole. Sa vie fut rude. Au Canada, il fit le trafic des fourures, et fut, un jour, trouvé à demi gelé sur les neiges. En Afrique une insolation menaça de l'envoyer dans l'autre monde.

Il serait trop long de relater ici toutes les phases dramatiques de son existence. Bref, il revint victorieux ne ses pérégrinations, et portant en triomphe un chargement de pépites d'or.

Il avait trente ans alors, une tête expressive, un cœur méridional prenant feu comme une gerbe de paille. Il épousa, dans un élan d'enthousiasme, une Syrienne de la plus grande beauté. Il en eut une fille. Dix années se passèrent dans un bonheur à peu près complet, l'oiseau errant avait pris goût au colombier ; puis Mme Richebrae mourut à Marseille, dans une épidémie de choléra. Noël la pleura sincèrement ; et, las enfin de la brillante et misérable existence des désouverts, il se sentit repris par le vertige des voyages.

Sa fille fut placée dans une institution des plus en vogue. Elle y reçut une éducation parfaite. Valérie était charmante, et à vingt ans épousa, par amour, le marquis de Trémear. Cette union combla les vœux du nabab; sa fille marquise !... et marquise en suivant son inclination ! L'heureux père nageait dans un ciel bleu.

Les fêtes du mariage furent royales, et l'année suivante on prépara un petit berceau. Un bel enfant vint un soir sommeiller sur l'oreiller de dentelle; hélas! avec son premier souffle, on entendit aussi le dernier soupir de sa mère. Quelques mois après, le marquis de Trémear mourait dans un accident de chasse.

M. Richebrae et la marquise furent littéralement anéantis par ces deux coups de foudre, presque simultanés; mais l'enfant fit un miracle, et rendit le courage aux vieillards abattus. Gaston grandissait. Son joli visage avait une expression mutine, son rire était franc, argentin, et sa jeunesse éclatait sur le fond sérieux du manoir, comme une branche de roses sur la trame d'une étoffe sombre.

Il faisait les délices de sa grand-mère, qui bientôt reconnut que tous deux étaient de la même race; de la race des généreux et des bienfaisants.

Quant au nabab, toutes ses ambitions se reportèrent sur son petit-fils. Ses rêves de gloire se ranimèrent: il voulait pour Gaston les plus hautes destinées.

Renversé dans son fauteuil, avec une expression de triomphe sur ses lèvres épaisses:

—Oui, disait-il, ce soir même où nous le voyons pour la première fois, oui, marquise, nous ne pouvons le nier, Gaston excelle en tout. Sa supériorité éclate et s'impose. Avec quel succès il a passé les examens du vaisseau-école! Puis les grades sont venus. Le voilà enseigne, marquis, beau cavalier: et, de plus ayant en dot de nombreux domaines rachetés et donnés par le bonhomme Richebrae. A quel mariage ce garçon ne peut-il prétendre? Marquise, marquise, ce garçon sera irrésistible.

Mme de Trémear se mit à sourire, et, s'armant de la pincette en fer doré, elle rapprocha l'une de l'autre les bûches enflammées.

Sur le sujet mariage, le nabab avait une verve intarissable. Il s'attendrissait à la pensée d'une lignée de Trémear entourant son fauteuil et bégayant:

—Grand-père!... grand-père!

Puis, s'exaltant, il se mit à passer en revue toutes les beautés méridionales et bretonnes, pas une n'était digne de son petit-fils.

La marquise écoutait avec intérêt les paroles véhémentes de M. Richebrae, les ponctuait de légères exclamations qui n'étaient pas sans malice.

—Eh bien! dit-elle enfin, avec une petite teinte d'ironie, si la France ne peut nous fournir la fiancée rêvée, nous irons la chercher en Angleterre, en Russie, dans le Nouveau-Monde; s'il en est besoin, nous adresserons à toutes les cours de l'univers le portrait du prince Charmant.

Noël ne répondit pas; il lui venait des inspirations, il faisait des découvertes à Marseille, il connaissait un banquier, dont la fille unique étincellerait sous les diamants comme une reine... Non, ce n'était pas suffisant... Et le titre?... Il fallait un titre!... En Italie vivait un prince qui consentirait volontiers à donner au marquis l'aînée de sa belle famille, une brune Romaine dont la beauté pouvait rivaliser avec les déesses du monde antique.

M. Richebrae avait rendu de grands services au noble seigneur, lui avait prêté une somme importante dans un moment difficile... Oui, l'alliance des deux noms était irrépro-

chable: le marquis Gaston de Trémear du Roscoat s'unissant à la princesse Jemma Donatelli! quel effet cela produirait sur les lettres de faire part! Comme toute l'humble famille des Richebrae de Marseille serait éblouie!

Et Noël se frottait les mains.

Puis, remuant soucieusement la tête:

—Non! ce n'est pas cela encore. Le prince Donatelli aime trop les cartes; le plus clair de son patrimoine s'en ira quelque jour emporté sur la roulette... Mais cherchons, et cherchons toujours, nous la trouverons enfin notre radieuse étoile.

Et de sa main il décrivait un cercle dans le vide, pour indiquer l'immensité des horizons dans lesquels allait plonger son ardente imagination, afin d'y découvrir la reine de beauté, le riche lingot d'or, la descendante des preux digne du jeune Gaston.

—Sera-t-elle bonne au moins notre petite belle fille? interrompit Mme de Trémear. Ah! mon cher Monsieur Richebrae, moi, je n'ai pas votre genre d'ambition; ou plutôt, la mienne est plus grande encore. Je désire, avant tout, pour notre fils, une femme de cœur et d'intelligence, une femme pieuse ayant au plus haut degré la délicatesse de l'héroïne; une femme d'intérieur, considérant son foyer comme un sanctuaire: une femme sachant manier le fuseau, ouvrant aussi les livres; une femme enfin ayant de la tendresse dans l'âme et la poésie dans la pensée, car la tendresse enfante le dévouement et la poésie seule colore la vie.

Mme de Trémear s'était animée en parlant ainsi. Elle reprit avec douceur:

—Je connais à fond notre Gaston: tout petit, ne lui ai-je pas fait bégayer sa première prière? Il a confiance en son aïeule. Que de fois il m'a ouvert son cœur, et je sais qu'il contient des trésors de dévouement, de tendresse, de respect, dont nous ne devons pas disposer légèrement... Voyez-vous, ami, la fortune éblouit un instant; mais il ne trompe pas le cœur... Qu'est-ce que l'union de deux patrimoines? Un marché, un simple marché.

M. Richebrae s'était rapproché de son interlocutrice, et d'un signe de tête approuvait chacune de ses paroles.

—Bravo! bravo! fit-il enfin, voilà une belle tirade, marquise... et d'une vérité!... Mais, sainte mère des anges! je pense tout comme vous. Allez, ne craignez rien, si je veux brillantes les plumes de l'oiseau rare, nous tâcherons que, sous l'aile, batte aussi un bon cœur.

Les deux amis se séparèrent sur cette pensée conciliante, et Noël Richebrae précédé de son fidèle Luco, regagna son appartement.

Gravement Luco se mit à présider aux apprêts du coucher. Quoique l'été fût proche, il activait le feu.

De ses longs séjours au pays des tropiques, M. Richebrae avait rapporté des habitudes frileuses. Jamais les brasiers de la vaste cheminée ne lui semblaient trop pétillants.

Luco s'inclina devant son maître, et, de son accent exotique, syrien, mexicain, bolivien, que sais-je? comme le Juif errant, Narcisse, Luco avait habité tous les points du globe:

—Monsieur, dit-il, le lit est très excellent, vous y sérez comme un pitit oiseau dans son nid de douvet.

Il était haut comme un peuplier, ce Luco, aussi maigre que son maître était de noble embonpoint, le visage aussi ridé que celui de M. Richebrae était épanoui. Son sourire exprimait la finesse, et son petit œil perçant brillait comme un diamant noir. Je ne crois pas qu'il fut possible d'en trouver de plus finement observateur, mieux fait pour parses au scalpel la pensée d'autrui.

Noël Richebrae avait en son serviteur la plus entière confiance. Tous deux avaient fait ensemble leurs périlleux voyages; tous deux vénéraient également la déesse Fortune, et, depuis la réussite du nabab, Luco, qui l'avait aidé dans ses entreprises, se considérait comme un personnage. Le maître n'avait pas de secrets pour ce fidèle serviteur; tout en se déponillant de sa lévite, le nabab lui relatait ses projets d'hyménée.

—Mais qui donc, trouverons-nous qui soit digne de Gaston?...

—Eh! per Bacco! exclama Luco, vrai, quand on soura que monsieur Gaston est sour le marché dou mariage, il fera prime tou dé suite. La bonne affaire!... la bonne affaire!... Commé les mamans et les zounes personnes vont se disputer les actions!

—Oui, répliqua gravement M. Richebrae, mon petit-fils n'aura qu'à choisir dans le riche érin de nos héritières... Mais, vois-tu, ce qui m'affecte vivement, c'est que ce garçon ne semble vraiment pas apprécier la fortune à sa juste valeur. Parfois il parle de mes millions avec une irrévérence qui me fait bondir.

—Oune zi belle fortune pourtant! fit Luco en inclinant profondément la tête en signe de respect.

—Oui, une belle fourtune, je puis m'en vanter, répliqua M. Richebrae, en se caressant tendrement le menton comme s'il eût passé la main sur ses chers lingots. Tonnerre! quelle peine nous avons eue pour l'acquérir! Il faudrait voir que ce trésor n'eût pas un digne emploi!... Hélas! je crains toujours l'enthousiasme et l'imprudence de notre jeune marquis. S'il allait s'enflammer pour quelque fille sans dot, pour quelque bergerelette n'ayant au monde que sa vertu et ses beaux yeux... quel désastre!

Et d'un œil consterné, il semblait déjà considérer le désastre redouté; puis il reprit:

—Vois-tu ce garçon-là, je le crains, ne saura jamais tenir son cœur en partie double; d'un côté l'affection et de l'autre la richesse. Tonnerre! est-ce que, pourtant, une es-carcelle bien pesante doit exclure l'amour?

Depuis un instant, Luco, plongé dans la rêverie, baissait la tête. Les milles petites rides de son visage se plissaient sous l'effort de la pensée. Relevant enfin les paupières, il dit sentencieusement:

—Mais, Monsieur, nous sommes tous deux des hommes d'âge, nous avons oune belle expérience, nous savons qué lorsque deux zounes cœurs sont placés l'oun près de l'autre, ils s'enflamment commé dé l'amadou. Eh bien, il faut faire v'nir au Rouseonat oune demoiselle bien zentille, bien zoulie, bien dontée; et quand le marquis la verra, ah! per Bacco! l'incendie s'allouméra!

M. Richebrae agita son eau sucrée avec une cuiller en vermeil, y verra quelques gouttes de rhum, sirota l'excellent liquide et replaçait magistralement le vepre sur la console:

—Oui, dit-il, j'avais déjà pensé à placer sur le chemin de mon petit fils un cœur et une fortune qui fussent dignes de lui. Ainsi j'eusse en quelque sorte, et fort adroitement, forcé l'inclination de Gaston... Mais qui choisir? qui donc choisir?

(A suivre)

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle  
—16 pages. 3 fr. par an.—Poésies, nouvelles, chroniques, etc.—Ecrire à M. E. Bouhaye 31, rue de Clabrol, Paris.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux.  
Fondé en 1861.—Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.  
PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas.  
NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

# POUR LES VERS

— LES —

## CRÈMES de CHOCOLAT

### DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

**LE MUSÉE DES FAMILLES.** (58e année), paraissant deux fois par mois, publié dans son No. du 15 Juin 1891: *Le vicar de la Garde-Chasse*, par Louis Castel.—*Conseil de quinzaine*.—*La légende des ailes*, par E. Causé.—*Les dix doigts de Jean Ruthe*, par Sixte Delorme.—*Le Salon*, par G. Migeon.—*Le miracle de Puffinelli*, par H. Fayel.—*Sans lui*, par Louise Mussat.—*Science en famille*, par L. Balhazard.—*Crispi, Bismark et la triple alliance en caricature*, par J. Grand Costeret.—*Musique*, par Eng. Muller.—*Titre et table du 58e volume*.

ILLUSTRATIONS de Silber, E. Causé, J. Wagrez, Orange, Rempe, etc., etc., et d'après de vieilles estampes.

PRIX D'ABONNEMENT. Paris: un an 11 fr. Département 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris



## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES DE MCGALE

RECOURTES DE SUCRE. Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**  
PHARMACIEN  
2123 rue NOTRE-DAME

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

## "LA NOUVEAUTÉ"

PARAISANT TOUTES LES SEMAINES

Le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville,  
516 RUE CRAIG.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,  
32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,  
Contracteur - Menuisier,  
218 AVENUE LETOURNEUX,  
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

### "LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartine

Abonnement annuel de 5 fr. donne droit à une collaboration en prose et en vers et en toutes langues.

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT, Sommaire du No 59.—Mois de Mai 1891.

SOMMAIRE.—Avis divers. *La Savoie Littéraire*: Nomination.—Cours de l'Hôtel de Ville, par M. Jules Canton.—*La France et le monde littéraires*: M. Faguet à la Sorbonne, par M. J. Auguste Sage.—Plainte, par M. Adolphe Tessier.—Le Génie lyrique de Lamartine, par Auguste Lacausade.—Hôtel de ville, cours de Menard, par M. Vel.—Académie de Mécon: Le Centenaire de Lamartine, par M. Jules Levallois.—A Massenet, par Mme Henriette Weil.—Conférence faite à la 36me séance du salon, par M. Eugène Ledrain.—Le Bouddhisme et les promenades bouddhiques, par M. Jules Canton.—Variétés.—Théâtres et Concerts.

### JOURNAL DE LA JEUNESSE.

Sommaire de la 960e livraison (27 Juin 1891). TEXTE: Une poursuite, par Mme de Nanteuil. Comment parlent les Sourd-Muets, par J. Dussouchet.—L'École d'application de l'artillerie et du génie, par E. Dupont-Erembourg.—Le temps pronostiqué par les plantes, par Duplessis.—Les Jumeaux de la Bouzarque, par H. Meyer.—Poursuivi par un bulle, imité de l'anglais par Lickon.—Chaque numéro, 10 cent.

ILLUSTRATIONS de Tofani et E. Zier.  
ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.  
Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN  
122, RUE SAINT-LAURENT, 122  
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

#### SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN  
122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

## Elixir Resineux Pectoral



MARQUE DE COMMERCE.

Voulez-vous ne plus tousser? Faites usage de l'**Elixir Resineux Pectoral**, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Pouxmons. De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation. A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant:

Montréal, 27 mars 1889.

Après avoir pris connaissance de la composition de l'**Elixir Resineux Pectoral**, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.

N. FAFARD, M. D.  
Professeur de chimie  
à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire  
Joliette, P. Q., Canada.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

## LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

**20,450 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal

IMPRIMERIE

## POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulaires, Livres,  
Brochures, Pamphlets,  
Affiches, Programmes,  
Cartes de visite, Cartes d'affaires,  
Entêtes de comptes, Pancartes,  
Annonces d'encan, Etiquettes,  
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

# Rue ST-DENIS

# LOTS A BATIR

Le meilleur placement maintenant offert aux acquéreurs de notre ville :

## \$10 A \$20

### COMPTANT

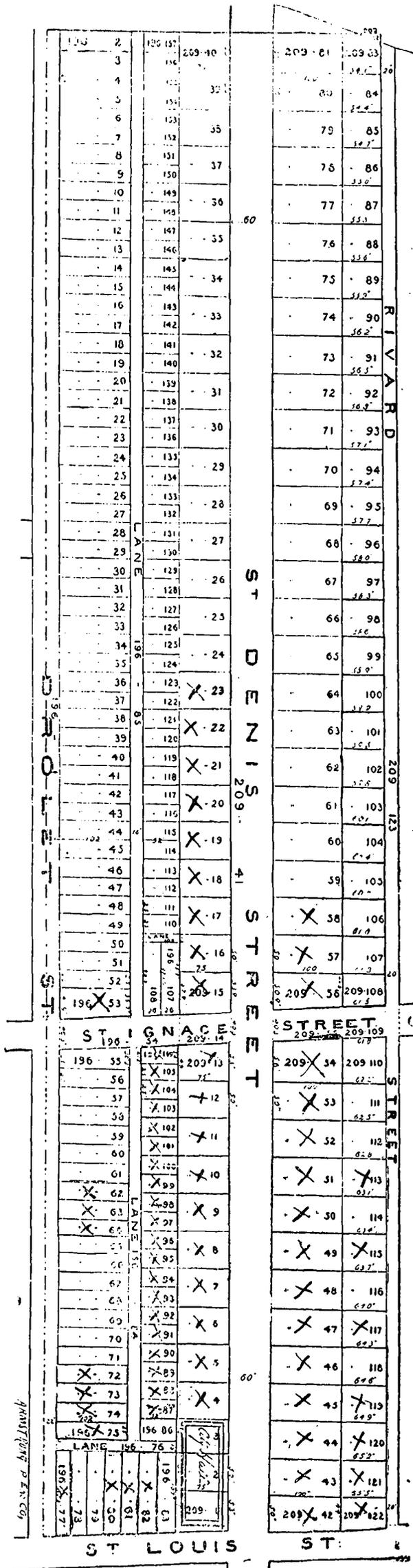
et la balance par paiements mensuels de

## \$5 A \$10

### PARENT FRÈRES,

46 RUE ST-JACQUES,

MONTREAL.



Au nombre de nos acquéreurs sont Messieurs :

- Morris.—Un lot, No. 23.
- McDongall.—Deux lots, Nos. 21 et 22.
- Lusher.—Quatre lots, Nos. 20, 19, 18, 80.
- S. H. Robillard.—Deux lots, Nos. 17 et 81.
- L. O. David.—Trois lots, Nos. 16, 52 et 50.
- Greaves.—Deux lots, Nos. 11 et 12.
- Hon. Wilfrid Laurier.—Un lot, No. 44.
- Mr. F. R. Alley.—Sept lots, Nos. 53, 13, 54, 42, 43, 120 et 122.
- M. R. Neville.—Un lot, No. 10.
- M. F. Poirier.—Un lot, No. 9.
- M. Bessette.—Un lot, No. 4.
- M. Patterson.—Trois lots, No. 6, 7 et 82.
- M. McPherson.—Un lot, No. 90.
- M. Lamoureux.—Un lot, No. 89.
- M. Trudel.—Un lot, No. 4.
- M. Rowan.—Trois lots, Nos. 58, 57 et 53.
- M. Campeau.—Deux lots, Nos. 51 et 113.
- M. Archambault.—Deux lots, Nos. 49 et 115.
- M. Bédard.—Deux lots, Nos. 46 et 48.
- M. Dumas.—Deux lots, Nos. 47 et 117.
- M. McCabe.—Un lot, No. 45.
- M. Ruffet.—Un lot, No. 120.
- M. Charrette.—Un lot, No. 119.